

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

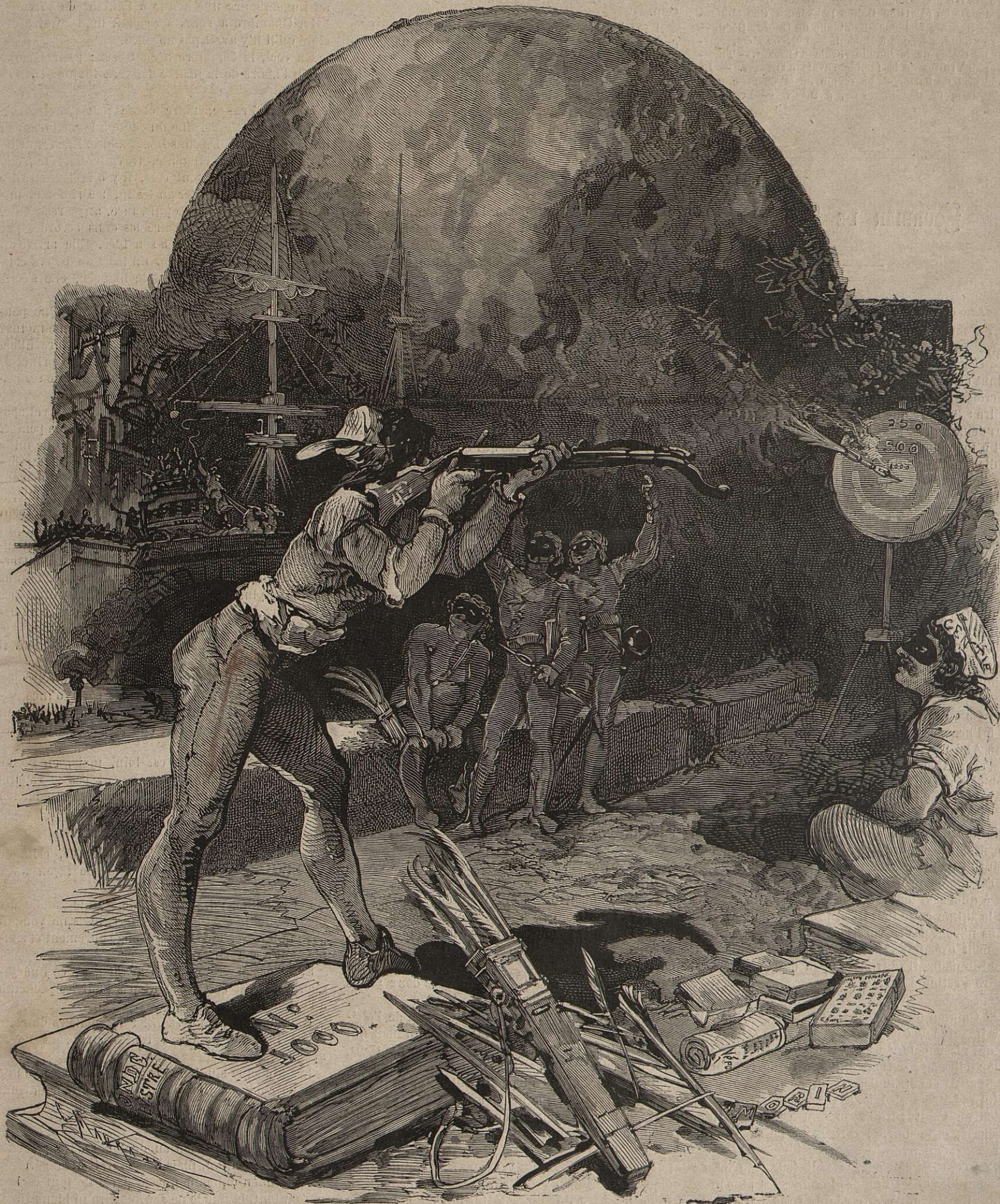
BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 1001 — 17 Juin 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



DANS LE MILLE!....

Composition humoristique, par M. Edmond Morin, à l'occasion du millième numéro du *Monde illustré*.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Le n° 1 et le n° 1000 du *Monde illustré*. — George Sand, par Charles Monselet. — Nos gravures : Mort de George Sand; — les obsèques de M. Moulin; — la révolution de Constantinople; — translation des cendres de Louis-Philippe. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les drames de l'enfance (suite et fin). — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — La femme chez elle et dans le monde, par F. Tesson. — Souvenir des courses. — Solutions d'échecs et rébus.

GRAVURES : Dans le mille. — Obsèques de M. Moulin. — Les abords du palais de Dalma-Baktché, à Constantinople. — Nohant, résidence habituelle de George Sand. — George Sand, décédée à Nohant. — Le *Samphire*, amenant les restes de la famille royale d'Orléans. — Translation des restes de la famille royale d'Orléans. — Le grand prix de Paris. — La crypte de la chapelle mortuaire de la famille d'Orléans, à Dreux. — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

VERBAIMENT tout le bruit qu'on vient de faire autour du sultan et de M^{me} Sand serait bien fait pour dégouter de mourir les gens qui aiment leur tranquillité avant, pendant et après.

Je crois que je me suis mal exprimé et que je voulais dire : *Peut-être* que le bruit qui s'est fait autour de ces deux morts, si différemment célèbres, dégouterait à tout jamais de l'honneur d'être illustre.

Je dis que j'ai voulu dire cela peut-être, parce que j'ai le bonheur rare d'appartenir à cette école modeste et prudente des gens qui n'ont pas la prétention de dire au juste ce qu'ils veulent dire et qui connaissent toutes les difficultés qui entourent ce tour de force.

Heureusement, lecteur, nous nous comprenons et, d'ailleurs, j'ai une grande excuse : si je ne dis pas toujours ce que je voudrais dire, je ne dis pas toujours tout ce que je pense. Ce système qui, tout d'abord, a l'air d'être inspiré par les maximes d'Ignace de Loyola, permet au lecteur de penser ce qu'il veut et m'évite des ennemis dont je sais philosophiquement me passer. On ne peut pas tout avoir.

~ Ce qui paraît beaucoup préoccuper les Français, à l'heure présente, c'est de savoir au juste si le sultan Abd-ul-Aziz a été tué ou s'il s'est suicidé.

Il n'est pas facile d'apercevoir l'importance qu'on attache à l'une ou l'autre de ces deux hypothèses. Abd-ul-Aziz est mort, voilà le fait; il est enterré, voilà la preuve.

Tout porte à croire qu'aucun éclaircissement sur la façon dont ce Turc a rendu son âme à Mahomet ne saurait modifier sa situation.

Il est même probable qu'on ne saura jamais au juste à quoi s'en tenir sur cette mort subite.

Si le sultan a été tué, il est probable que ses assassins n'iront pas se vanter d'un coup assez grossièrement exécuté; si, au contraire, le sultan a opéré lui-même, il se trouvera peu de gens disposés à croire à cette fin funeste.

~ Comme on n'est jamais content, je ne sais qui a imaginé de compliquer la situation. Un journal, qui n'a pourtant pas l'habitude de rechercher les nouvelles à sensation, annonçait que la sultane Validé avait été étranglée et que le prince Yousouf-Izzidin, fils d'Abd-ul-Aziz, avait subi le même sort.

Rien ne vient jusqu'à présent confirmer cette boucherie, et le journal sérieux ne laisse pas que d'être assez embarrassé.

Dans ce péril extrême, le rédacteur en chef de cette feuille, qui est l'un des hommes les plus marquants du siècle, n'a trouvé que cette phrase, qui rappelle les plus beaux jours de Joseph Prud'homme, élève de Brard et de Saint-Omer :

« Ou cette dépêche est vraie, ou elle est fausse. » C'est indubitable, et il faudrait avoir le caractère bien mal fait pour trouver un mot à dire contre cette vérité plus qu'évidente par elle-même. Aussi personne ne soufflant mot, le célèbre publiciste ajoute avec autorité :

« Il faut absolument que la lumière se fasse. » Il est bien facile de faire la lumière; l'éminent publiciste n'a qu'à envoyer au prince Yousouf une dépêche (réponse payée).

~ La mémoire de M^{me} Sand a eu depuis dix jours à essuyer tous les désagréments de l'illustration.

Il semblait que le génie hors ligne de l'auteur du *Marquis de Villemér* devait la mettre à l'abri de tous les racontars fastidieux qui accompagnent d'ordinaire les comédiens de première classe ou les académiciens de seconde catégorie; il n'en a rien été.

A peine la mort avait-elle frappé cette femme illustre, que déjà tous les clabaudes patentés remettaient sur le tapis les excentricités de sa jeunesse et les écarts d'une organisation avide de tout voir, de tout connaître, plus par philosophie que par tempérament.

On aurait cru tout d'abord que tous ces pourvoyeurs de la curiosité bourgeoise ignoraient et François le Champi, et le *Marquis de Villemér*, et *Flammarande*, et M^{lle} de la *Quintinie*, et toute cette série de chefs-d'œuvre de M^{me} Sand, qu'on a séparée de l'œuvre de jeunesse et désignée dans le titre des romans de la seconde manière.

M^{me} Sand se souvenait-elle de la première? C'est probable; mais, depuis 1833, on peut suivre dans son œuvre les efforts qu'elle faisait pour l'oublier.

Ce n'est point que l'œuvre première soit sans mérite; loin de là, elle renferme une séve, une vigueur peu commune.

La forme en est supérieure, c'est incontestable; mais, comme tous les livres qui ont été inspirés par les idées d'une époque intermédiaire, tout cela a bien vieilli. Cela a fait plus que vieillir, c'est passé de mode. Vieillir ce n'est rien, la vieillesse conserve une certaine majesté, mais être démodé, c'est la plus grande humiliation qui puisse frapper un artiste qui a cru peindre un temps et n'a crayonné qu'une semaine choisie parmi les plus ridicules.

~ Tout s'est passé dignement à l'enterrement de cette grande regrettée; on pleurait et on priaient dans ce château de Nohant qu'après trente ans d'efforts M^{me} Sand avait réussi à transformer en maison patriarcale.

Voilà que tout à coup, au milieu des larmes, une dame, qui a fait dernièrement un livre, a pris la parole et, avec des vibrations qui rappelaient les mauvais jours de la Comédie-Française, elle a prrrrrrononcé un discours, un vrai discours à grandes phrases et à lieux communs.

A un moment, les ombres de Carpeaux et de Rachel ont été évoquées à côté de ce cercueil qui contenait les restes de cette femme unique dans l'histoire universelle des lettres; cela a jeté un froid.

~ Ce froid a été racheté par nos honorables de la Chambre des députés.

Voici comment on raconte l'épisode; je n'y étais pas, si je me trompe, je suis prêt à me rétracter, mais je ne crois pas me tromper; comme, après tout, ceci n'est qu'une petite comédie, l'analyse légère en est permise.

Il est, comme on sait, à la Chambre deux partis qui font assaut de radicalisme.

Si l'un d'eux demandait la suppression de l'obélisque de Louqsor comme étant un monument qui rappelle trop la puissance des tyrans égyptiens, l'autre parti demanderait la suppression de la place de la Concorde, afin que non-seulement le monument des tyrans disparaisse, mais que les races futures ne puissent voir l'endroit où il avait été édifié (aux applaudissements d'un peuple immense).

Un député entendant un de ses adversaires politique chuchoter qu'il allait monter à la tribune pour demander à la Chambre, au nom de la démocratie française, l'érection d'une statue de l'auteur de *Consuelo*, ce député se dit qu'il serait peut-être bon de devancer son collègue; il s'avance sournoisement

vers la tribune et, à peine l'orateur en main a-t-il fini, qu'il s'élançait à droite pendant que son adversaire s'élançait à gauche.

— De l'autre côté, monsieur, dit un membre du bureau à l'orateur qui monte à gauche.

Celui-ci redescend à la hâte, mais l'orateur qui a finement pris la droite est installé à la tribune et demande avec conviction, au nom du génie humain, un crédit de vingt-cinq mille francs pour élever une statue à Versailles à l'auteur de *Lélia*.

Accablé mais non démonté, l'autre orateur rebondit et demande un crédit de cinquante mille francs, au nom de la démocratie française, pour faire ériger au Luxembourg une statue à l'auteur de *Tévérimo*.

La Chambre a souri à ce petit manège et a déclaré qu'il n'y avait pas urgence.

En ceci, la Chambre a eu raison; pour George Sand, l'heure de la justice sonnera toujours.

~ La France, notre chère patrie, ressemble beaucoup à cette héroïne du conte à laquelle les fées ont accordé tous les dons imaginables. Elle est belle, bonne, active, intelligente, travailleuse, etc., etc. Mais, au bout de tout cela, il y a la fameuse fée qu'on a oublié d'inviter au festin, fée ridicule, méchante et vindicative; sa puissance, assez restreinte, ne lui permet pas de défaire les dons accordés par ses compagnes, mais elle a son idée. Elle arrive au dessert et, au lieu de porter un toast au papa beau-père qui se carre en sa cravate blanche, elle s'écrie avec fureur :

— Vous êtes des ingrats et des ladres! Que pouvaient vous faire une invitation de plus ou de moins? Mais ça ne vous portera pas bonheur; votre fille a tous les dons qui peuvent faire d'elle une princesse accomplie, malheureusement j'ai décidé que ses belles qualités ne lui serviraient jamais à rien.

C'est à propos de l'Exposition de 1878 que cet apologue, doux comme un agneau, traverse ma pensée.

A peine la question a-t-elle été décidée, que mille esprits, frappés des inconvénients du Champ-de-Mars et se basant, du reste, sur ce raisonnement que, chaque fois qu'il s'agit d'attirer le public, il faut faire nouveau, ont à l'envi creusé leur cerveau. Il est résulté de là une vingtaine de projets qui, sans être parfaits peut-être, avaient tous des qualités dont on pouvait faire profit. Mais tout était arrêté d'avance et le projet le plus admirable, le plus neuf et le plus avantageux du monde n'aurait pas trouvé grâce devant ceux qui étaient chargés de décider.

Le Champ-de-Mars, hors le Champ-de-Mars il n'y a pas de salut.

Après tout, cette prédilection n'est peut-être pas mauvaise. Le Champ-de-Mars est pétri d'inconvénients, mais au moins on les connaît et au moins on ne perdra pas de temps en efforts inutiles pour les combattre.

— Le Champ-de-Mars est loin, mais, en bonne conscience, la Commission ne peut pas le rapprocher, comme disait fort judicieusement un ancien gardien.

~ Parmi les projets qui font rêver, celui de M. Lefebvre se fait remarquer d'une façon toute particulière.

Cet ingénieur, frappé comme tout le monde des inconvénients du Champ-de-Mars, mais ne voulant pas bouleverser Paris, avait songé purement et simplement à couvrir la Seine.

Si ce projet présente des avantages, ce que j'ignore, ce n'est certainement pas pour les pêcheurs à la ligne.

Enfin, on aurait pu sacrifier les plaisirs de cette classe intéressante entre toutes au profit de la masse.

Les pêcheurs studieux auraient même trouvé une grande compensation dans un immense aquarium qui devait être installé dans le sous-sol.

~ Il y aurait bien eu quelques dérangements pour la navigation, mais on se serait arrangé.

Il est bien entendu que je parle de tout ceci en plaisantant, et que je ne saurais dire ni bien ni mal d'un projet que je n'ai pas à juger. J'en parle et voilà tout.

~ M. Lespérut, auteur d'un autre projet qui va couvrir l'avenue de l'Opéra, me fait l'honneur de m'adresser une lettre fort aimable pour m'inviter à examiner ses plans.

Hélas! monsieur, la vérité, c'est que je n'y entends rien du tout. J'ai fait ce que j'ai pu pour appeler l'attention du public et des gens compétents sur un travail qui me paraît intéressant, osé et consciencieux. C'est peu, sans doute; mais il ne faut demander à la chronique que ce qu'elle peut donner.

~ Quand feu l'empereur de Turquie vint à Paris visiter l'Exposition de 1867, il obtint un seul et unique succès.

On le trouvait lourd, commun, et le reste. Je ne sais quelle loi du Koran lui avait fait décliner l'honneur de donner la main ou le bras à l'impératrice Eugénie, cela l'avait rendu ridicule.

Donc, au milieu de ses disgrâces, il avait eu un succès.

Tous les gens qui demandaient :

— Avez-vous vu le sultan? ajoutaient : Avez-vous vu son aigrette?

— Quelle aigrette?

— Son plumet.

— Quel plumet?

— Mais celui qu'il porte à son fez.

— Eh bien! qu'a cette aigrette de particulier?

— Mais elle est en diamants.

— C'est son devoir.

— Oui, mais elle vaut un million.

— C'est son droit.

On avait beau prendre un petit air détaché en disant tout cela, il n'en restait pas moins ce respect que les femmes et les esprits vulgaires éprouvent pour un monsieur qui se promène avec cinquante mille francs de rentes sur la tête. Cinquante mille francs qui ne servent à rien, qu'à faire retourner les sots.

Enfin, cette aigrette fut sa gloire, et comme toutes les gloires sont passagères, voilà le fameux plumet qui perd la sienne.

Dans l'inventaire, on a constaté que ce bijou qui avait tenté tant de nos jolies Parisiennes, ne valait pas plus de soixante mille francs, une bagatelle, un rien.

Les diamants n'étaient pas d'une belle eau, et en outre, ils étaient fort mal taillés, comme ceux du shah de Perse. D'où on a conclu que les diamants des couronnes exotiques ne pouvaient pas entrer en lutte avec ceux du Palais-Royal ou de la rue de la Paix.

~ Les perles d'Orient qui, jusqu'à présent, avaient joui d'une certaine considération dans les opéras-comiques, ont vu tomber leur prestige avec le sultan. « On a trouvé dans le trésor, disent avec mépris les correspondances, une grande quantité de perles, mais des perles d'Orient, qui sont grises ou nacrées, qui ont des formes bizarres, la plupart affectant la forme de la poire qui est complètement dépréciée. »

Les boucles d'oreilles de Charles I^{er} d'Angleterre, le plus majestueux des rois et aussi le plus élégant, ces fameux bijoux dont le père Dimportes dit :

« En cette cérémonie, le roi portait deux perles en pendants d'oreilles qui faisaient l'admiration de tous, tant leur orient était précieux et leur prix inestimable. »

Aujourd'hui, cela vaudrait dans les quatorze ou quinze cents francs.

Que dirait Cléopâtre, si elle savait que la fameuse perle, dissoute dans un vinaigre probablement plus sérieux que le vinaigre d'Orléans, que cette fameuse perle, qui ne doit pas être un régale, après tout, et qui représente la vanité en pilule, que cette fameuse perle vaudrait tout au plus aujourd'hui une douzaine de louis, juste la moitié de ce que coûte un petit souper au café Anglais? Ce serait à la dégoûter des serpents.

~ A propos de serpent, comme aurait dit Jules Lecomte, on ne retrouve toujours pas le fameux serpent du chemin de fer du Nord. En revanche, on en retrouve d'autres. Aussitôt qu'un serpent apparaît à l'horizon, il y a une vingtaine de serpents qui sifflent sur les journaux et qui, d'ailleurs, ne font mal à personne.

L'autre jour, on en a trouvé un dans la cale d'un navire du Havre de Grâce. On s'était douté de la présence de l'ophidien à l'absence des rats.

Le capitaine disait :

— Il n'y a plus de rats ici; c'est bien drôle. C'est que quelqu'un me les mange.

Ce quelqu'un était un boa; le capitaine s'est vengé, il a mangé le boa à son tour et tout a été dit.

~ N'êtes-vous pas plein d'admiration pour ce brave et savant général Nansouty, qui a établi son domicile sur le Pic du Midi, la plus triste des montagnes connues, y compris la Maladetta. Un exil en pleine France, une solitude éternelle, des dangers permanents; avoir accepté, mieux que cela, recherché, ces tristesses par amour de la science et par le désir d'être utile; c'est vraiment honorable dans la grande acception du mot.

Or, voilà que le général vient de télégraphier à tous les riverains de l'Adour d'avoir à prendre toutes les précautions imaginables. Non-seulement le fleuve enfle à ses origines, mais le Canigou est couvert de neige, qu'un vent qui vient d'Espagne, comme les prononciamentos, peut fondre en peu de temps.

L'alarme est partie de Perpignan pour Bayonne.

Il ne faut pourtant pas que le Canigou se figure qu'on a toujours vingt-cinq millions à donner aux pauvres inondés. Les vingt-cinq millions, on les trouverait bien à la rigueur, mais on se lasse de tout, même de faire le bien.

Rien de plus commun en France qu'un noble élan, mais deux nobles élans, c'est joliment rare.

~ Il y a seize ans, un de nos confrères, homme distingué et bon, mourut subitement. Il laissait deux petits enfants adorables, mais complètement dépourvus.

Ses confrères firent une souscription et s'engagèrent, selon leurs moyens, à donner cent francs, qui cinquante, qui vingt, qui cinq francs, et cela pendant dix ans.

La première année, celle du noble élan, le tuteur de ces enfants, l'estimable M. V..., qui leur a servi de père, récolta sans difficulté plus de trois mille francs.

La seconde année, le noble élan existait encore, mais seulement pour deux mille cinq cents francs. Ça alla en décroissant, et enfin, la dixième année, les rentrées, complètement diminuées, ne s'opèrent pas sans efforts; le noble élan était vieux et paralysé.

Chose assez bizarre, presque tous les braves cœurs qui avaient souscrit avaient fait leur chemin dans le monde, quelques-uns même étaient devenus riches, et c'étaient ceux qui se faisaient le plus tirer l'oreille; la fortune ne les avait pas gâtés, ils étaient toujours bons, mais ils n'avaient plus le noble élan pour cette affaire, leur noble élan était ailleurs.

Dieu préserve le Midi!

J'ouvre une parenthèse pour dire que les deux jeunes enfants de notre confrère sont appelés à honorer leur famille d'adoption. L'aîné, le fils, après de brillantes études, fait son volontariat et sera un homme distingué. Sa sœur est une adorable jeune fille qui, outre une brillante éducation dont elle a fort profité, possédera les qualités solides de sa mère, brave et digne femme qui a travaillé nuit et jour pour ne pas toucher aux rentes de ses chers petits.

~ Tous les commérages qui se font à propos de la question d'Orient, les airs entendus et mystérieux de certains personnages qui ne savent rien me rappellent un mot bien amusant de Mürger.

Il y avait autrefois un grand beau garçon blond, nommé Dromery, correspondant de l'Indépendance belge, qui se faisait visser, de dix heures du soir à deux heures du matin, sur une banquette du café Riche. Il était fort entouré. A cette époque, l'Indépendance avait une importance relative; le peu de liberté que l'Empire laissait aux journaux lui donnait une apparence de force.

Dromery pérorait et on l'écoutait, espérant qu'il laisserait tomber de ses lèvres une nouvelle productive ou intéressante.

Fier de son importance, Dromery posait; il ne

faisait d'avances qu'à Mürger, et Mürger, malgré la douceur aimable de son caractère, y répondait peu ou mal.

— Tu n'aimes pas Dromery? lui demandai-je un jour.

— Non.

— Pourquoi? il te fait mille amitiés.

— Eh bien, oui, mais il m'agace avec ses airs; ne dirait-on pas qu'il a la clef des Dardanelles dans sa poche.

~ J'ai, à Sens, un ami qui est taillandier; nous nous aimons beaucoup sans nous être jamais vus. Il me lit avec plaisir et, quand il m'écrit, je fais de même.

C'est une des joies de notre métier que d'avoir des amis un peu partout.

La semaine dernière, mon ami le taillandier m'écrivit et, après quelques compliments bien sentis, il me pose cette question :

— Puisque c'est aujourd'hui la fête, permettez-moi de vous demander si vous connaissez le féminin du mot *ascension*.

Ascension étant un nom féminin, je ne comprenais pas très-bien.

Mon correspondant ajoutait :

— Si Ascension était du masculin, ce serait A Sens Yonne.

C'est déplorable. Mais je vous le dis en vérité, il se passera bien des siècles avant qu'un taillandier de Bavière, du Wurtemberg, du duché de Posen ou de la Poméranie, comprenne le sourire qu'il y a sous cette gaminerie.

~ Un mot d'avare; il est horrible!

Un avare reçoit la visite de son médecin.

— Eh bien, vous êtes mieux?

— Oui, docteur.

— De quoi vous plaignez-vous?

— Tout est bien cher!

— Bon, je vous demande si vous souffrez?

— Non, mais je n'ai pas faim.

— Ça viendra.

— Mais il y a trois semaines que je n'ai mangé

— Ça ne m'étonne pas.

— Et je n'ai pas envie de manger.

— Ce n'est pas étonnant, vous avez eu beaucoup de fièvre.

— Qu'est-ce que cela fait?

— La fièvre nourrit beaucoup.

— Pas possible!

— C'est prouvé.

Après un grand moment, l'avare se soulève et réitère sa question.

— Comment, la fièvre nourrit?

— Énormément.

— Eh, dites-moi, docteur, est-ce qu'on ne pourrait pas en donner aux domestiques?

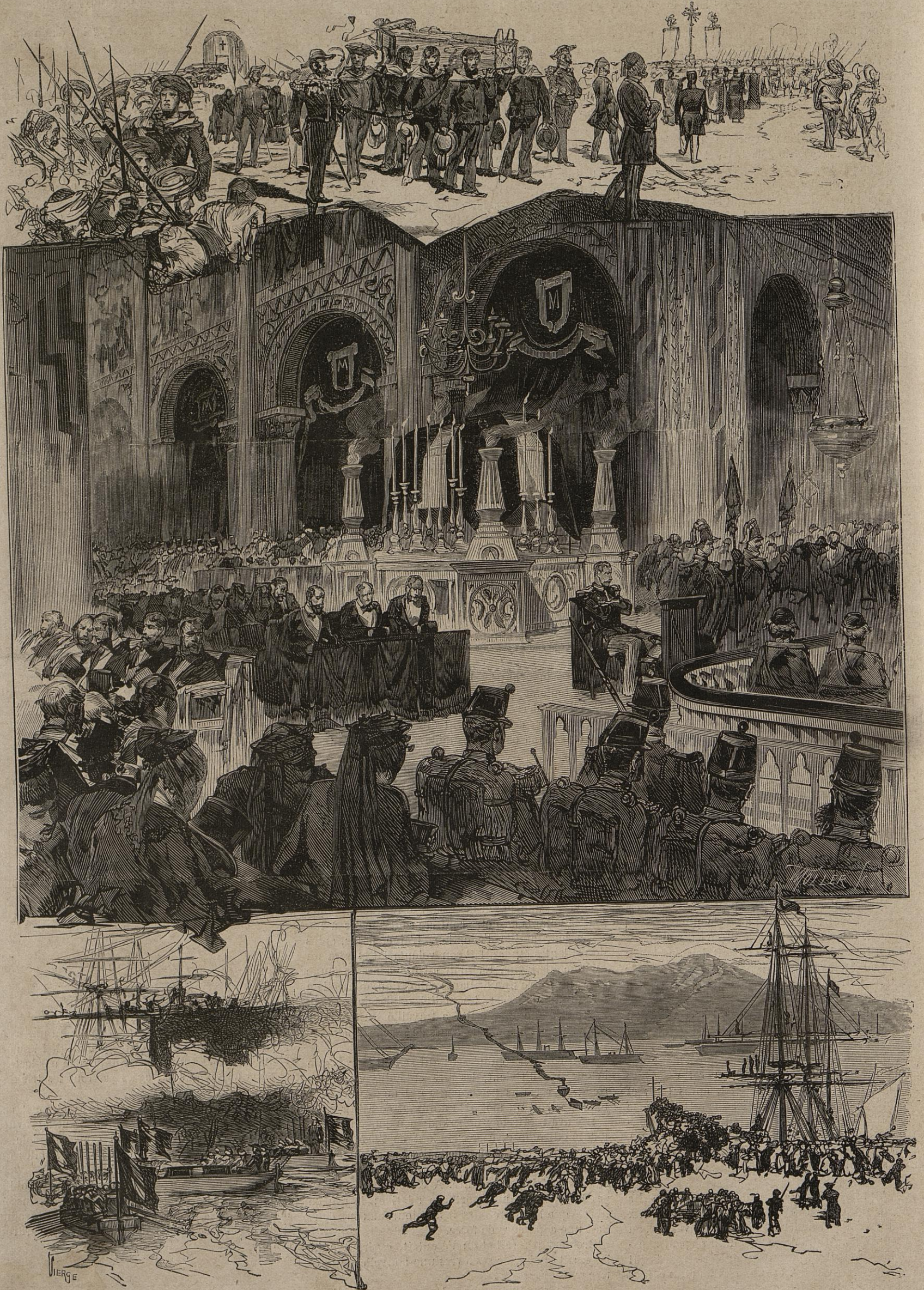
JULES NORIAC.

AVIS

Les événements abondent, de malheureux événements, hélas! et notre mille et unième numéro est presque un numéro de deuil, pour lequel nous serions tentés de nous excuser auprès de nos lecteurs si nous ne savions partagées par tous les tristesses qu'il recèle.

Nous sommes obligés, à cause de ces circonstances inattendues, de remettre les intéressantes gravures que nous avons à publier sur Constantinople, où nous avons des correspondants aussi habiles que zélés.

M. Olivier Merson, encore souffrant, est obligé de remettre son Salon à huitaine. Nous repoussons nous-mêmes, à cause des actualités, nos reproductions artistiques; mais nos abonnés n'y perdront rien.



Obsèques de M. Moulin, consul de France, à Saint-Germain-des-Prés. — Le cortège et l'embarquement à Salonique. — (Croquis de M. Julien Viaud.)



CONSTANTINOPLÉ. — Les abords du palais de Dolma-Baktiché, résidence d'Abd-ul-Aziz, le 30 mai au matin. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Anamian.)

LE N° 1 ET LE N° 1000

DU

MONDE ILLUSTRÉ

SOUVENIRS ET CURIOSITÉS STATISTIQUES

LE *Monde illustré*, fondé par le brave et très-aimé administrateur de la *Société de publications périodiques*, M. Bourdilliat, vient de traverser la *millième* semaine de son âge, et commence aujourd'hui même la mille et unième.

Son premier numéro, que nous avons vu mettre en page, a été livré au public le 18 avril 1857. Il contenait :

Gravures : Les élections à Londres; — le portrait du grand-duc Constantin; — Vue de Béziers (à l'occasion de l'ouverture du chemin de fer de Toulouse à Cette); — la place de l'Étoile projetée (et telle, en effet, que nous la voyons aujourd'hui); — la Cascade du bois de Boulogne (nouvellement inaugurée); — Vue de Nice; — Types militaires de l'armée des Indes; — Explosion d'une mine de charbon en Angleterre; — Pêcheur à la ligne, par Gavarni. — Rébus.

Texte : Courrier, de Jules Lecomte, sous le pseudonyme d'André, traitant de l'origine du poisson d'avril; de la fermeture du célèbre Café de Paris; de la candidature académique de M. Mazères; du mariage du baron Alphonse de Rothschild; du retour à Paris de la tragédienne Rachel, et de la mise en loterie de son hôtel; etc. — L'Arc de l'Étoile, par Méry. — Le Carême de 1857, par Fulgence Girard. — La fin du monde, par Babinet. — Voyage d'un flâneur, par Joseph Doucet. — Théâtres, par Charles Monselet...

Enfin, dans ce premier numéro du *Monde illustré*, George Sand commençait son roman des *Dames vertes*. Elle devait être enterrée le jour même de la publication du *millième* numéro.

Le *Monde illustré* a eu longtemps ses bureaux et son imprimerie au n° 13 de la rue Bréda. Il passa l'hiver de 1868-69 dans le local que lui avait cédé le *Siècle* (ancien hôtel Colbert, rue du Croissant, 16); puis il vint s'installer dans son magnifique logis du quai Voltaire, qui est aussi celui du *Moniteur universel*, du *Petit Moniteur*, de la *Petite Presse*, de la *Revue de la Mode*, de l'*Avenir militaire*, du *Journal de Musique*... de tous les journaux enfin appartenant à la *Société de publications périodiques*.

Il a été dirigé tour à tour par MM. Jacotet et Bourdilliat (le premier est mort après avoir fondé le journal *l'Italie*; le second est encore notre administrateur général); par M. Pointel, capitaine d'artillerie, mort récemment; enfin par M. Paul Dalloz, son directeur actuel.

Le *Monde illustré* a eu successivement pour secrétaires : MM. Fulgence Girard (mort); Paul Dhormoys (qui a été depuis secrétaire de l'Opéra, préfet de la Corse et de la Haute-Marne, etc...); Lardin (mort); A. Arnaud (attaché aujourd'hui à la rédaction du *Courrier de France*); Ch. Yriarte; enfin E. Hubert, actuellement en fonctions.

Et maintenant, si vous le voulez bien, amusions-nous à quelques jeux de statistique. Souvenons-nous de ce que nous avons coûté à nos familles pour apprendre « les quatre règles, » pendant neuf ans de collège, et mettons à profit une science si chèrement achetée.

Nos calculs auront pour éléments-premiers ces deux notions : — 1° chaque abonné du *Monde illustré* (depuis la création) a reçu 1000 numéros; — 2° le nombre de ces abonnés est de.... Eh! mon Dieu! nous avons le chiffre *actuel* au bout de la plume; mais il est trop beau pour que nous en fassions parade. Et puis nos investigations doivent porter sur les vingt années écoulées; or il ne nous en coûte guère d'avouer que, dans les premiers tem. s., notre tirage n'était pas ce qu'il est devenu depuis. Il nous

faut donc prendre une *moyenne*; et nous adopterons 31,000, comme chiffre très-voisin de la vérité.

D'où il résulte que, pendant 1000 semaines, il est sorti de nos presses 31,000,000 d'exemplaires.

Un exemplaire déplié du *Monde illustré* est une feuille de papier de 108 centimètres sur 76; soit de 8,208 centimètres carrés.

Un abonné de la fondation a donc reçu : 8,208,000 centimètres carrés de papier; et les 30,000 abonnés : 246,240,000,000.

L'are, mesure agraire, contenant un million de centimètres superficiels, l'hectare en contient cent millions. Il faut en conclure qu'il est sorti de nos ateliers 2,462 hectares de papier; chiffre que nous devons doubler si nous considérons les surfaces imprimées, c'est-à-dire le recto et le verso.

Soit : 4,924 hectares d'impression.

Et la totalité de nos exemplaires tirés couvrirait cinq fois le Champ-de-Mars.

Les gravures du *Monde illustré* représentent environ les deux cinquièmes des surfaces recto et verso d'un numéro; lesquelles surfaces étant de 16,416 centimètres carrés, il s'ensuit que, pour les mille numéros, nous avons usé 6,566,000 centimètres carrés de bois de buis minutieusement fouillés au burin.

Un exemplaire déplié et mis à plat que l'on couvrirait de pièces de vingt francs, en porterait 1728; les mille numéros d'une collection 1,728,000; les trente millions d'exemplaires tirés depuis la fondation 51,840,000,000.

Soit une somme de 1,036,800,000 fr., avec laquelle on pourrait acheter l'Europe tout entière, même en comptant le terrain au prix où il sera coté en bordure de l'avenue de l'Opéra.

Autre ordre d'idées. Nous avons donné à chacun de nos abonnés de la fondation 21,000 colonnes de texte à lire (dans ses moments non-perdus).

Chacune de ces colonnes ayant 32 centimètres, il faudrait, pour les coller les unes au-dessus des autres, un mât de 6 kilomètres, 720 mètres de hauteur. (Cent fois les tours de Notre-Dame.)

Les lignes, à 2,000 par numéro, sont au nombre de 2,000,000 pour la collection complète d'un abonné, et de 60,000,000,000 pour les 30,000 collections.

Or, elles ont chacune sept centimètres de longueur. Si donc nous les mettions bout à bout, elles s'allongeraient sur un espace de 4,200,000,000 de mètres... Ce qui ferait plus de cent fois le tour du globe, car on sait que le méridien terrestre n'a que 40 millions de mètres.

Les trente-huit volumes du *Monde illustré* ont chacun 24 millimètres d'épaisseur (sans compter la reliure); donc, pris ensemble, 912 millimètres.

Ce qui nous donne pour les 30,000 collections, c'est-à-dire pour 1,140,000 volumes, une pile ayant de hauteur 27 kilomètres, 360 mètres.

Un homme perché sur cette colonne, et à qui on tirerait d'en bas un coup de fusil (chassepot à très-longue portée, comme celui du *Freyschutz*), cet homme, disons-nous, aurait le temps de fumer une cigarette avant d'être atteint par la balle.

Je viens de consulter le commissionnaire du coin de ma rue sur la question de savoir combien il pourrait porter de volumes du *Monde illustré* sur son dos. Il en accepte douze; et au treizième il rechigne, non par superstition, mais à cause du poids.

D'où il résulte que le transport de toute la marchandise sortie de notre maison emploierait une armée de 90,000 commissionnaires.

L'Auvergne n'y suffirait pas; il faudrait battre le rappel dans l'Allier et la Haute-Loire.

MAC VERNOL.

(A continuer pour des abonnés de bonne volonté.)

GEORGE SAND

« Vous êtes la grande femme de ce siècle! » lui écrivait Victor Hugo, il y a quelques années. Et de beaucoup d'autres siècles aussi. Rarement femme s'est élevée à une telle hauteur littéraire. Placée aux antipodes de M^{me} de Sévigné, elle est son égale; elle dépasse M^{me} de Staël et M^{me} de Girardin de toute la distance qui sépare le génie du talent.

Sa biographie est trop connue pour que je veuille la refaire. Armandine-Aurore-Lucile Dupin, femme Dudevant, dite George Sand, est morte à soixante-douze ans, en sa maison de campagne, dans ce Berri où s'était écoulée son enfance.

A vingt-cinq ans, elle n'avait pas encore songé à écrire; cette grande intelligence s'ignorait. Ce furent le hasard et la nécessité qui lui mirent la plume à la main. Dans ses admirables *Lettres d'un voyageur*, elle a ouvert quelques perspectives discrètes sur cette période de son existence. A propos d'un portrait encadré dans sa chambre, elle dit : « Pendant un an, l'être qui m'a légué ce portrait s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi. Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, et nous soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. »

George Sand fut tout de suite célèbre, dès son premier livre, qui était ce roman tourmenté et fiévreux qu'on appelle *Indiana*. Un nom bizarre et visiblement cherché. Sa manière se simplifie dans *Valentine*, son deuxième ouvrage. A partir de cette heure, ce fut une succession non interrompue de productions, quelque chose comme le cours régulier d'un beau fleuve, parfois limoneux et troublé, mais le plus souvent magnifique et limpide.

Elle a été un instant collaboratrice du *Monde illustré*, auquel elle a donné les *Dames vertes*, un de ces récits agrestes où elle excellait.

L'œuvre de George Sand tient une place énorme dans les dictionnaires bibliographiques. Pendant quarante-six ans elle n'a pas cessé d'écrire et de publier; ses ouvrages se comptent par centaines. Elle a abordé les genres les plus divers. Certainement il y aura un triage à faire, mais que de chefs-d'œuvre resteront! Le public les désigne déjà : *Mauprat*, *André*, *la Mare au diable*, *la Dernière Aldini*, *les Maitres sonneurs*, *Teverino*, etc., etc.

Au théâtre, ses succès ont été plus discutés. Elle a quelquefois désappointé ses fervents par des ouvrages avortés, étranges, tels que *Marquise de Sainte-Gemme*, *le Drac*, *les Don Juan de village*, *le Lys du Japon*, — mais elle a pris de brillantes revanches avec *Claudie* et *le Marquis de Villemer* particulièrement.

La critique s'est toujours respectueusement inclinée devant George Sand. Gustave Planche, si farouche, s'est toujours senti désarmé devant elle. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi*, s'émerveille de sa puissance d'imagination et conclut à ce que toutes les barrières lui soient ouvertes. « Il ne faut rien interdire en fait d'art, dit-il, à un talent qui est en plein cours, en plein torrent. Un talent fier comme celui-là a été mis au monde pour oser. »

Les dernières années de George Sand se sont passées loin des agitations politiques et littéraires, dont elle avait pris sa bonne part autrefois. Elle ne venait plus que rarement à Paris; elle ne se dérangeait pas toujours pour surveiller les répétitions de ses pièces. Directeurs et éditeurs, lorsqu'ils voulaient traiter avec elle, étaient obligés de se rendre à Nochant, où l'hospitalité était pratiquée d'une façon large et cordiale.

Tous ceux qui l'ont approchée se plaisent à rendre hommage à l'affabilité et à la simplicité de ses manières, ainsi qu'à la bonté de son cœur.

CHARLES MONSELET.

NOS GRAVURES

Mort de George Sand

EST avec une tristesse profonde que nous annonçons la mort de George Sand.

Admirable écrivain, artiste puissant, depuis plus d'un demi-siècle au travail, c'est au travail que la mort l'a surprise.

Nous laisserons à la plume autorisée de notre confrère Charles Monselet le soin de retracer au public l'œuvre et l'artiste; nous nous contenterons, pour notre part, de dire quelques mots sur les derniers instants de la femme de génie que regrette la France.

Le jeudi 8 juin, à six heures du matin, à la suite d'une courte mais terrible maladie, M^{me} George Sand rendait le dernier soupir entre les bras de son fils Maurice.

Les obsèques eurent lieu le 10, à Nohant, où s'élève le château de la « bonne dame, » comme l'appelaient les paysans du Berry. Ce château, situé à quelques kilomètres de la Châtre, sur la route de Châteauroux, est tout simplement un ensemble assez pittoresque de constructions irrégulières. Du bout de l'avenue, on aperçoit, dans un massif d'arbres verts, le corps du logis principal qui a l'aspect vénérable d'une vieille maison du faubourg Saint-Germain. La toiture est haute, très-inclinée, le pignon percé de grandes fenêtres en saillie.

Le jour des funérailles, le ciel était gris, le temps froid et la pluie tombait à torrents. La nature elle-même semblait prendre le deuil de celle qui l'aimait tant et l'a si bien décrite. Maurice Sand, sa femme et M^{me} Clesinger conduisaient le deuil. M. Alexandre Dumas, le prince Napoléon et les neveux de la défunte tenaient les cordons du cercueil, recouvert d'un drap mortuaire et que six paysans portaient à bras. Les amis intimes, les docteurs Favre et Papet, MM. Boutet, Aucante, Amic Plauchut, Flaubert, Maurice, Cadol, etc., suivaient le cercueil sur lequel on avait déposé de grandes couronnes de pensées. Une foule d'habitants des localités voisines étaient venus assister à la cérémonie.

L'absoute a été donnée dans la vieille chapelle, à quelques pas de la grille du château.

M^{me} George Sand, suivant le désir qu'elle avait, dit-on, souvent exprimé, a été inhumée dans le petit cimetière qui est contigu au parc. Les sapins de ce parc étendent sur la tombe leurs branches inclinées.

Quand le cercueil eut été déposé dans le caveau, M. Perignon, conseiller général de Châteauroux, prit la parole au nom des populations du Berry. Il parla avec une émotion communicative des bienfaits répandus par M^{me} George Sand à Nohant et dans la plupart des villages voisins. Les pleurs des paysans agenouillés près du parc disaient éloquemment combien est vivace le souvenir de ses bienfaits.

Les obsèques de M. Moulin

SI nous insistons sur les honneurs rendus à la mémoire de notre malheureux consul, M. Moulin, c'est que sa mort et celle de son collègue, M. Abott, ont été un véritable événement européen. Nous avons, dans nos derniers numéros, montré le commencement de la réparation vis-à-vis de la France dans la ville de Salonique même; nous devons prendre la dépouille mortelle de notre compatriote au moment où elle quitte la terre si inhospitalière des Balkans et la conduire jusque dans la vieille basilique de Saint-Germain-des-Prés, où la cérémonie funèbre avait le caractère d'une manifestation sympathique en faveur de la famille désolée. M^{me} Maillot, sœur de M. Moulin, et M. Maillot représentaient la famille; le maréchal avait envoyé un de ses aides de camp. M. le duc Decazes et la plupart des ambassadeurs étrangers assistaient à cette cérémonie avec une foule considérable. C'est au cimetière Montparnasse que furent déposés les restes de M. Moulin, et là qu'il reçut les derniers témoignages d'affection et de regrets par M. Abott, son beau-frère, M. Mouraud, directeur des consulats, et par un de ses anciens condisciples au lycée Saint-Louis où le défunt a fait ses études. Nous regrettons de ne pouvoir retracer ces touchants adieux qui répondent

si parfaitement au sentiment général sur ce cruel événement.

La révolution de Constantinople

DANS notre dernier numéro, nous avons annoncé la révolution qui vient de s'accomplir à Constantinople et donné le portrait du nouveau souverain, Mourad V.

Aujourd'hui nous publions un dessin retraçant une des principales scènes de la sombre tragédie du 30 mai.

La manifestation des softas, qui avait eu lieu le 12 mai dernier à Constantinople, faisait prévoir qu'une crise suprême était proche. Ce furent les ministres qui en prirent l'initiative, à la suite du refus nettement formulé par Abd-ul-Aziz de fournir sur son trésor particulier les subsides indispensables à la répression de l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine. En conséquence, le grand vizir, Mehemet-Ruchdi-Pacha, le ministre de la guerre, Hussein-Avni-Pacha, Midhat-Pacha, ministre sans portefeuille, et le cheik-ul-islam, firent, dans la nuit du 29 au 30 mai, investir par les régiments de la garde impériale tous les alentours du palais de Dolma-Baghtché où se trouvait Abd-ul-Aziz, pendant que les navires cuirassés venaient se former en ligne devant la façade que baigne le Bosphore. Après avoir ensuite fait occuper par les élèves de l'École militaire la partie du palais réservée aux hommes, le général Redif-Pacha pénétra dans le harem et signifia au sultan l'iradé qui le déposait et lui ordonnait de quitter le palais sur-le-champ. Un instant, Abd-ul-Aziz voulut résister, mais, voyant les mesures militaires prises contre lui, il se laissa bientôt embarquer avec son harem et conduire au vieux séraï, où quatre jours après il devait mourir, après s'être ouvert lui-même les veines, disent les dépêches du nouveau gouvernement turc.

C'est la scène de l'investissement par la troupe du palais de Dolma-Baghtché que représente notre dessin. Ce palais, dont la porte est très-belle et toute surchargée de dorures, a été bâti sur le Bosphore par le sultan Abd-ul-Medjid. Il offre extérieurement un mélange de tous les styles et une grande profusion d'ornements. L'intérieur a été décoré tout à fait dans le goût moderne. Il contient de beaux appartements et un théâtre pour la cour.

La translation des cendres de Louis-Philippe

L'ARRIVÉE A HONFLEUR

LEUDI, 8 juin, à la marée du soir, entre huit heures et demie et neuf heures, un navire à vapeur ayant la coupe élégante d'un yacht anglais, était signalé des jetées de Honfleur comme se dirigeant de la pleine mer vers le port à la marée montante. Ce navire anglais, nommé le *Samphire*, et frété par les princes d'Orléans, ramenait en France les cendres du vieux roi Louis-Philippe, de sa compagne, la reine Amélie, de la duchesse d'Orléans, et celles d'autres personnes de cette nombreuse et infortunée famille de race royale décédée sur la terre d'exil. Une foule nombreuse se porta du côté du navire, quand celui-ci s'approcha du quai. Des wagons de la Compagnie de l'Ouest avaient été amenés contre le vapeur sur des rails disposés depuis longtemps pour faciliter les déchargements des marchandises qui sont importées ou exportées par le port de Honfleur. La nuit étant arrivée au moment du débarquement des cercueils, les employés des pompes funèbres allumèrent des torches en grand nombre qui jetèrent des lueurs sur le point de la ville où s'accomplissait la pieuse cérémonie.

A DREUX

Le train funèbre entra le lendemain matin à sept heures précises dans la gare de Dreux. Une demi-heure auparavant, un train spécial avait amené de Paris les membres de la famille d'Orléans. Après les prières de la levée des corps, les cercueils furent déposés dans des chars funèbres et conduits à la chapelle funéraire, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne forteresse des comtes de Dreux.

Après l'absoute qui termina la messe funéraire, on descendit d'abord dans la crypte le cercueil du roi, qui était recouvert, ainsi que les autres, en velours noir, clouté d'argent avec poignées en même métal. Dix hommes suffirent à peine à porter le cercueil royal, qui mesurait 2^m 20 de longueur. On descendit ensuite tous

les autres cercueils ensemble. Une dernière cérémonie eut lieu pour chacun d'eux, au moment où l'on scellait la tombe.

A une heure et demie, un train spécial ramenait à Paris la famille d'Orléans. Avant son départ et de même qu'à Honfleur, le comte de Paris avait remis 5.000 fr. pour les pauvres de Dreux.

COURRIER DU PALAIS

Une erreur historique. — Le préfet du Tibre. — L'enlèvement de Pie VII. — Les difficultés d'un *erratum*. — La tradition de la Réforme. — Les suites d'une abjuration. — Une créance âgée de quatre-vingt-huit ans. — Héritiers contre héritiers. — Les princes d'Orléans. — Veuve et couturière. — Le second mari futur. — Style épistolaire première période. — Seconde période. — Le sentiment et la couture. — Les cadeaux et la commandite. — Total : mariage rompu.

L'INTÉRÊT, cette semaine, est aux procès civils. Devant la 1^{re} chambre du tribunal, M^e Oscar de Vallée plaide pour la famille de M. le comte de Tournon, « préfet du Tibre. » Je n'ai pas besoin d'ajouter : sous le premier Empire, en 1809. Dans l'édition publiée en 1857 de la *Biographie universelle*, de Michaud, s'est glissée une erreur que tout le monde reconnaît, et reconnaît avoir été involontaire; le biographe attribue à M. le comte de Tournon, préfet du Tibre, un rôle actif dans l'arrestation et l'enlèvement du pape Pie VII, en 1809; or, M. le comte de Tournon n'a été nommé préfet du Tibre que trois mois après cet événement, qui fut très-sévèrement jugé par les contemporains et par l'histoire. La politique impériale elle-même sembla répudier la responsabilité de cet acte de violence, en la faisant retomber sur des agents trop zélés qui avaient mal compris et mal exécuté la volonté du maître; Napoléon I^{er} blâma l'arrestation du Saint-Père et son envoi à Savone. Les héritiers de M. le comte de Tournon demandaient donc une rectification à M^{me} Desplaces, cessionnaire de la *Biographie universelle*, dont elle a publié, en 1867, une édition nouvelle.

En réalité, la difficulté qui a donné naissance au procès est une difficulté accessoire; l'éditeur consentait à faire faire à l'ouvrage un carton, à proclamer l'erreur; mais en quels termes? C'est là que les parties ne sont plus d'accord. M^e Champetier de Ribes, avocat de M^{me} Desplaces, soutenait que les demandeurs compromettent, en l'exagérant, un droit, d'ailleurs incontestable. Comment, d'abord, n'ont-ils pas réclamé en 1857; comment, en 1867, dix ans après, ont-ils gardé le silence quand parut la seconde édition? Pourquoi attendre la chute du second Empire? La rédaction qu'ils présentent cesse d'être un *erratum* pour devenir une apologie des actes administratifs de M. le comte de Tournon dans l'organisation de l'occupation française à Rome.

L'insertion d'un *erratum*, disait M. le substitut Lefebvre de Vieville dans ses conclusions, sera une satisfaction suffisante; mais à qui en sera attribuée la rédaction? Il n'appartient pas au tribunal de rédiger une page d'histoire; et la justice a seulement le droit d'ordonner la suppression du passage qui contient l'inexactitude. C'est aussi dans ce sens que le tribunal a rendu son jugement, donnant acte toutefois à M^{me} Desplaces de son offre d'insérer dans le plus prochain volume de la *Biographie universelle* et à la fin des exemplaires désormais mis en vente du volume contenant la notice inexacte, une rectification pure et simple.

C'est donc maintenant aux parties à se mettre d'accord, ce qu'elles auraient bien pu faire avant de venir à l'audience, en imposant silence à des susceptibilités excessives.

C'est un procès plus grave, tout à fait grave, sur lequel a statué, la semaine dernière, le même tribunal, un procès en séparation de corps :

« L'impression qui s'en dégage, disait M. l'avocat de la République Laval, est bien différente de celles que produisent d'ordinaire les affaires de cette nature. Ici, nous ne voyons ni désordre, ni inconduite; nous n'assistons pas à la lutte de ces passions qui s'agitent si souvent autour du foyer domestique. Si nous cherchons, au contraire, la cause véritable, la cause unique des



Le village.

Le pavillon.

Le salon.

Le château.

Le tombeau.

NOHANT, résidence habituelle de George Sand. — (D'après nature, par M. Scott.)



GEORGE SAND, décédée à Nohant, le 8 juin.

Portrait de M. Bocourt. — Composition allégorique de M. Edmond Morin, — Photographie de M. Nadar.

graves désaccords survenus entre les époux, nous ne trouvons que des sentiments qu'il faut ranger parmi les plus nobles, les plus respectables de la nature humaine.»

M. Borel, protestant convaincu, avait choisi sa femme au sein d'une famille chez qui se perpétuait, de génération en génération, l'attachement aux idées de la Réforme. M^{me} Borel, mère de plusieurs enfants, a tout à coup embrassé le culte catholique, et cette résolution a amené entre les époux de graves dissentiments. Il n'appartient pas à notre modeste chronique de suivre M^e Allou et M^e Pinard dans l'exposé des faits de ce procès qui touche aux questions les plus hautes et les plus délicates, l'autorité du mari, la liberté de conscience, l'avenir des enfants. C'est la seconde fois que cette affaire est plaidée devant le tribunal et deux fois M^{me} Borel était demanderesse en séparation de corps, articulant des faits qui constitueraient, de la part de son mari, d'injurieuses persécutions depuis qu'elle a abandonné les croyances de son mari et de sa propre famille. Cette abjuration, M. Borel l'avait attribuée à un accès de démence et il avait confié sa femme aux soins de médecins aliénistes, puis il l'a éloignée de ses enfants, il l'a envoyée en Suisse, en Angleterre. Sur ce chef, le tribunal, dans son premier jugement, a déclaré que, si M. Borel avait outrepassé ses droits, l'intention offensante ne devait pas être facilement présumée dans la situation d'esprit exceptionnelle où il se trouvait. Et puis une réconciliation avait eu lieu, qui effaçait tout le passé que fait revivre la nouvelle demande. Cette demande, le tribunal ne l'a pas jugée fondée, conformément aux conclusions du ministère public.

Enfin, nous avons entendu plaider et juger, devant le même tribunal, le procès intenté par les héritiers de François Fougeray de Launay contre M. le comte de Paris, M. le duc de Chartres, M. le duc de Nemours, M. le prince de Joinville, M. le duc d'Aumale, M. le duc de Montpensier, M. le duc de Wurtemberg, M^{me} la princesse Clémentine d'Orléans, duchesse de Saxe-Cobourg; S. M. Léopold II, roi des Belges; S. A. R. le comte de Flandres et S. A. R. et I. Charlotte, impératrice du Brésil.

En somme, beaucoup de bruit pour rien. Les héritiers de Fougeray de Launay prétendaient que leur auteur avait prêté, en 1788, une somme de 120,000 livres à M. le duc d'Orléans, dont les défendeurs sont les héritiers. La somme était exigible le 1^{er} janvier 1793; mais, à cette époque, le créancier était en prison, et, quand il en sortit, il était tellement impressionné qu'il se retira à la campagne, vivant absorbé dans l'étude des sciences naturelles, indifférent à toutes les choses de ce monde et notamment au recouvrement de sa créance de 120,000 livres. Il mourut en 1854, sans avoir jamais rien réclamé. M^e Leberquier, l'avocat des princes d'Orléans, a fait remarquer que la créance remonterait à quatre-vingt-huit ans, et que le titre véritable a été produit à la liquidation de 1793 et n'est plus aux mains des adversaires. Comment cette créance, qui a traversé plusieurs liquidations, n'aurait-elle pas été payée quand d'autres l'ont été deux fois à cette époque, où un titre était inutile, où il suffisait d'affirmer son droit? Le seul titre sur lequel les demandeurs se fondent est précisément le reçu de la grosse remise au liquidateur de 1793; pourquoi donc M. Fougeray de Launay, qui est mort à quatre-vingt-sept ans sans élever aucune réclamation, aurait-il remis cette grosse au liquidateur si ce n'est pour être payé, d'autant plus qu'il a été constaté à cette époque que l'actif était plus que suffisant pour éteindre tout le passif?

La demande a été repoussée par le tribunal qui a déclaré l'action prescrite.

Maintenant, j'ai à vous parler d'une veuve, d'une jeune veuve, et d'un second mariage qu'elle a manqué.

Elle était veuve et couturière, et si le veuvage lui pesait, son établissement ne lui semblait pas moins lourd. Il y avait des étoffes à fournir, des ouvrières à payer, des frais de maison. Oh! qu'un mari devait être le bienvenu!

Le mari se présenta; il était jeune, il avait un peu d'argent, il écrivait les choses les plus aimables: « Ou dit, lui écrivait-il, que se marier c'est se mettre « une chaîne au cou; tu verras qu'en nous unissant la « chaîne en sera pour nous une de sûreté. »

Il lui écrivait encore: « Si tu m'épouses, tu auras « bien mérité de l'hymen et de la patrie! »

Mais il ne se contentait pas d'écrire, et il se plaint aujourd'hui d'avoir été généreux envers la jeune veuve

jusqu'à la somme de 2,246 francs, dont il demande au tribunal la restitution. — Mais pourquoi ce changement dans ses résolutions? Ah! que voulez-vous, la passion s'est refroidie, et il prétend même que la veuve n'était fidèle ni au mari défunt, ni au mari futur.

M^e Blot-Lequesne fils plaide pour le futur passé, et M^e Farine défendait la veuve sans orphelin.

Et voyez comme le style change avec les dispositions d'esprit? Voici l'extrait d'une lettre adressée à la veuve après la rupture: « M^{me} une telle a donné 10 francs à « la concierge pour avoir votre adresse; elle veut vous « frissonner les cheveux, dit-elle. Si vous n'avez jamais « été frissonnée, vous le serez par elle certainement. »

Le tribunal a fait la part de l'amour et la part des affaires, la part de la générosité et la part de la couture. La veuve restituera 600 francs qui lui ont été avancés pour l'aider dans l'exercice de sa profession; mais les cadeaux sont des cadeaux, ils sont de bonne prise; elle les gardera.

PETIT-JEAN.

LES DRAMES DE L'ENFANCE

LES FIANCÉS

(FIN)

PENDANT que se passait la scène que nous avons décrite, M^{me} Leblond, pressentant un malheur, avait prié la pauvre veuve qui lui servait de femme de ménage d'aller se renseigner sur ce qui était arrivé.

Tout en cachant son inquiétude, la jeune Anna avait aussi de sombres pressentiments.

— Maman, dit-elle, veux-tu que nous fassions une prière pour Albert?

Et toutes les deux s'agenouillant récitèrent, plus de cœur que des lèvres, l'*Ave Maria*, cette invocation simple et touchante à la consolatrice des affligés.

Il y avait déjà de longs instants que leur prière était finie, et, silencieuses, n'osant point se communiquer l'inquiétude qui les agitait, elles restaient à genoux.

La veuve rentra, haletante et les traits bouleversés :

— Ah! pauvre madame!

— Qu'y a-t-il? demanda M^{me} Leblond.

— Où est Albert? demanda Anna.

— Albert? .. Oh! si vous saviez!... Quel malheur, Seigneur mon Dieu!

— Parlez, mais parlez donc!

— Eh bien... il est mort!...

Terrifiée à cette horrible nouvelle, M^{me} Leblond pensa tout de suite à la malheureuse mère.

— Pauvre amie! murmura-t-elle, il n'y a plus de honneur pour elle ici-bas!

Anna était restée agenouillée; sa mère et la veuve pleuraient; elle pria.

Elle se leva.

— Mère, allons voir maman Morin.

— Oui, tu as raison, mon enfant, allons pleurer avec elle.

Toutes les trois sortaient, lorsqu'elles aperçurent M. Leblond qui arrivait, donnant le bras à son malheureux ami.

Un brancard les suivait, accompagné par le curé, le jeune docteur et l'instituteur adjoint.

— Mon amie, dit à sa femme le pharmacien, c'est l'heure de remplir les devoirs d'une amitié sincère, sans défaillance et avec calme. Voyons... on va transporter dans ton lit ton amie en proie à une crise qui peut avoir des conséquences graves. M. le docteur veillera sur elle; toi, tu resteras avec Morin, non pour le consoler, ce n'est pas possible maintenant, mais pour pleurer avec lui. La vue d'Anna pourrait lui être pénible; envoie-la avec les enfants de la femme de ménage qui, elle, va m'accompagner pour faire transporter le corps du pauvre enfant chez lui et l'ensevelir promptement.

M^{me} Leblond se mit courageusement à suivre les instructions de son mari.

Toute la soirée, elle alla du lit où son amie s'agitait dans le délire au fauteuil dans lequel le pauvre

M. Morin restait immobile, muet et comme inconscient de sa situation.

Vers dix heures et demie, M. Leblond rentra; il avait laissé à la garde de la veuve le corps d'Albert.

Il s'approcha de son ami, le prit par le bras et le conduisit vers une petite chambre séparée de celle où se trouvait sa femme.

— Il faut te coucher, Morin, vois-tu, le sommeil te fera du bien.

Et, machinalement, le pauvre docteur se mit au lit. Il est des tempéraments sur lesquels les grandes douleurs produisent l'effet de l'ivresse; sous la commotion du malheur, les facultés de l'esprit, les sentiments du cœur et les sensations physiques elles-mêmes sont en quelque sorte momentanément paralysées.

M. Morin était dans cet état; il s'endormit.

Pendant que M. Leblond consultait le docteur sur l'état de M^{me} Morin et prenait ses instructions pour la veiller le reste de la nuit, sa femme était allée chercher Anna, en ce moment tout à fait délaissée, et dont pourtant le petit cœur souffrait cruellement.

Les enfants de la veuve s'étaient endormis, Anna veillait; en apercevant sa mère, elle se leva, et allant vers elle :

— Maman, quand reverrais-je mon petit Albert?

— Il est allé au ciel, ma chérie; il est maintenant avec le bon Dieu.

— Alors, — reprit Anna d'un ton résolu, — alors j'irai le revoir chez le bon Dieu.

Sa mère la prit dans ses bras, l'emporta et la coucha.

M^{me} Leblond, brisée de tant d'émotions, s'assit près du lit de son enfant et laissa librement couler ses larmes. Anna la regardait, mais de son œil brillant pas une larme ne coulait.

Le lendemain, eut lieu l'enterrement du « petit Morin. »

Au moment où le glas funèbre en annonça l'heure, la pauvre mère, qui, après une nuit de délire, s'était assoupie, fut prise d'une crise nouvelle et terrible, pendant laquelle il fallut la tenir pour l'empêcher de se lever et de courir, — ainsi qu'elle le disait, — arracher son enfant à la mort qui le lui volait.

Cette crise fut suivie d'une syncope, et le docteur constata qu'une fièvre cérébrale s'était déclarée.

M. Morin, toujours abattu, suivit le cercueil de son unique enfant, appuyé sur le bras de M. Leblond.

Cette mort était un deuil pour toute la ville; aussi tous les enfants des deux écoles et le plus grand nombre de leurs parents assistaient-ils à l'enterrement.

Lorsque le convoi arriva sur le bord de la fosse, et que, le cercueil y étant descendu, le prêtre eut jeté les premières pelletées de terre, des larmes coulèrent de tous les yeux; les enfants jetaient des fleurs, les mères se répandaient en regrets et plaignaient avec sincérité la pauvre M^{me} Morin, si cruellement, si prématurément frappée.

La foule s'était écoulée; le fossoyeur faisait sa lugubre besogne, lorsque, tenant à la main un bouquet fané, Anna s'avança vers lui. Pendant que sa mère veillait M^{me} Morin, la fiancée d'Albert avait furtivement quitté la maison, et, cachée derrière une tombe, elle avait assisté à la funèbre cérémonie.

— Qu'est-ce que vous voulez ici, fillette? lui demanda le fossoyeur.

— Je veux, — répondit froidement Anna, — je veux dire au revoir à mon... petit frère.

Et elle jeta son bouquet après l'avoir embrassé.

C'étaient les fleurs des fiançailles.

Avant de se retirer, Anna examina attentivement les tombes voisines, comme pour bien graver dans sa mémoire l'endroit où reposait le corps de son Albert, et, de là, elle se rendit à l'école.

Ses compagnes et ses maîtresses elles-mêmes, sachant les relations d'intime amitié qui unissaient les familles Leblond et Morin et les deux enfants, furent quelque peu étonnées de son arrivée. Elles ne le furent pas moins du calme qu'elle affectait. Point de larmes dans ses yeux; le même sourire mélancolique et doux errait sur ses lèvres, et sur ses traits nulle tristesse ne se peignait...

La gravité de la maladie de M^{me} Morin ne permit pas de la transporter chez elle, et pendant six semaines son amie la soigna avec un dévouement sans bornes, bien secondée, du reste, par le zèle du jeune docteur. Grâce à tant de sollicitude, la malade guérit; mais elle avait, en quelques semaines, vieilli de vingt ans.

Pendant ce temps, Anna avait été un peu abandonnée aux soins de la femme de ménage, et sa mère, tout en en ressentant quelque étonnement, avait constaté, avec une satisfaction un peu égoïste, que l'enfant, qui ne parlait point d'Albert, ne se montrait pas affectée de l'avoir perdu.

Un jour Anna entra dans la chambre de M^{me} Morin, alors en convalescence; celle-ci en la voyant éprouva une pénible émotion.

— Éloigne ta fille, dit-elle à son amie, sa vue me fait mal; c'est tout ce que j'ai perdu qui vient ironiquement en elle torturer mon cœur.

L'enfant sembla comprendre; elle sortit, et depuis lors ne demanda plus à voir «maman Morin.»

Lorsque celle-ci fut guérie et tristement rentrée dans sa maison, vide pour toujours de ce qui en avait fait le bonheur et la joie, M^{me} Leblond, se reprochant d'avoir délaissé sa fille, se montra à son égard plus vigilante, plus aimante, plus tendre.

Elle s'aperçut qu'Anna rentrait le soir plus tard que la fin de l'école ne le lui permettait, et lui en demanda la raison.

— Je vais prier le bon Dieu avec mon petit Albert, dit simplement l'enfant.

M^{me} Leblond comprit qu'elle allait à l'église prier pour celui qui avait été élevé avec elle, et se garda bien de blâmer ou d'entraver ce sentiment d'innocente affection, de pieux souvenir. Mais ce n'était pas à l'église qu'Anna allait prier avec Albert, c'était au cimetière.

Le vieux fossoyeur avait, dès le premier jour, été touché de l'action de la fillette; le lendemain il l'avait vue revenir déposer une fleur et prier sur la tombe d'Albert Morin, et lorsque, en lui offrant toutes les petites pièces blanches retirées de sa tirelire, elle lui avait demandé la permission de venir chaque jour revoir son «petit frère», le gardien des morts s'était senti ému et pris d'affection pour cette fidèle amie.

Un soir de novembre, M^{me} Leblond ne voyant pas revenir sa fille, montra à son mari quelque inquiétude. Celui-ci se rendit à l'école, puis à l'église, et ne trouva pas Anna. Une heure durant on la chercha dans toute la ville, demandant à ses camarades si elles ne l'avaient pas vue. L'une d'elles déclara qu'Anna, en quittant l'école, s'était dirigée du côté du cimetière. On courut chez le gardien, qui assura qu'à la nuit il avait fermé la grille et que, pour sûr, il n'y avait plus personne. On persista, et, sous une pluie fine et glacée, l'on se rendit au champ des morts, situé à cinq minutes de la ville. Aussitôt entré, M. Leblond appela sa fille mais il ne reçut aucune réponse. Muni d'une lanterne et suivi du père d'Anna et de plusieurs de ses amis, le fossoyeur se dirigea vers la tombe d'Albert.

Un spectacle déchirant s'offrit à eux. Sur la terre humide, Anna était couchée et semblait dormir. Son père la prend dans ses bras, l'embrasse, l'appelle et essuie son front souillé de boue.

Ce front était froid, les membres eux-mêmes étaient glacés. C'est qu'il y avait trois heures que la pauvre enfant était là. Elle s'était penchée «afin qu'Albert l'entendît mieux» et elle lui avait, en pleurant, répété longtemps : «Albert, fais-moi donc revenir avec toi!» Le gardien, n'apercevant plus sa tête blonde au-dessus des herbes hautes, avait fermé la grille. Quand elle s'était vue seule, et que la nuit s'était faite sombre, une sorte de terreur s'était emparée d'elle, et en appelant à son secours Albert, Albert lui-même, elle était tombée la face contre terre sur la tombe de celui auquel elle venait de dire : Au revoir!

Promptement ramenée chez ses parents et réchauffée par les caresses désespérées de sa mère, Anna rouvrit les yeux pour dire : «Je voudrais aller revoir mon petit frère!»

Le docteur redoutait la suite de cette crise; ses craintes ne semblèrent pas tout d'abord se réaliser.

Le lendemain, Anna parut se porter aussi bien

qu'avant et demanda qu'on la laissât aller à l'école. Les parents y consentirent, mais prirent soin de la faire conduire et ramener, afin d'empêcher ses visites au cimetière.

Mais, de ce jour, l'enfant s'étiola; rongée par une souffrance que les médecins avouaient ne pas pouvoir mieux définir que guérir, on la vit promptement s'affaiblir; ses joues décolorées, ses yeux caves, tout son corps amaigri, la firent bien vite ressembler à un spectre ambulante.

Bientôt elle perdit l'appétit, et, pendant son sommeil, fiévreux et agité, le nom d'Albert revenait sans cesse dans ses rêves.

Sa mère ne se rendait pas compte de l'état grave de sa fille, mais le pauvre M. Leblond ne prévoyait que trop quelle en serait l'issue si, par une puissante diversion, on ne parvenait à guérir d'abord l'affection morale d'Anna.

On essaya de tout, promenades, congés, fêtes, jeux et jouets; l'enfant se prêtait docilement à tout, mais n'y apportait aucune ardeur, aucun plaisir; et quand on lui demandait :

— Qu'as-tu donc, Anna?

Elle répondait toujours :

— Je voudrais revoir Albert.

Le mal fit d'effrayants progrès. Un jour, Anna se sentit si faible que ses jambes ne la pouvaient porter; elle ne put dès lors plus prendre aucune nourriture, et, après deux mois d'épuisement et de langueur, le docteur Morin venant la voir, dit en parlant à son ami :

— Leblond, Dieu veut les réunir là-haut!

La veuve qui gardait la malade entendit cela et murmura :

— Je savais bien que la petite avait trop d'esprit pour vivre longtemps.

Quelques jours plus tard, Anna eut une syncope; on crut qu'elle se mourait, et le curé fut appelé en toute hâte.

Elle reprit connaissance, et, en apercevant le prêtre, elle lui fit signe de s'approcher :

— Monsieur le curé, allez demander à maman Morin ce qu'elle veut que je dise pour elle à Albert... que je vais bientôt revoir.

Avant de sembler se rendre à ce dernier vœu d'Anna, le prêtre la bénit et, au milieu des pleurs de tous, il récita l'hymne de joie que l'Eglise chante quand un ange de la terre monte rejoindre les anges du ciel.

Puis il sortit.

— Maman, viens m'embrasser; papa, viens aussi...

Ils la couvrirent de baisers et de larmes.

Elle reprit :

— Ne pleurez pas; vous m'avez donnée pour petite femme à Albert;... il est parti,... il faut bien que j'aie le revoir.

En parlant ainsi, elle dépensait ses dernières forces. Une nouvelle crise se déclara, ce devait être la dernière.

— Albert! Albert! murmura-t-elle, et «petite sœur» s'en fut rejoindre celui qu'elle appelait.

Le drame avait reçu son dénouement; mais il en est resté comme une touchante légende dans la contrée, et l'on peut voir encore dans l'humble cimetière une croix en marbre blanc élevée plus tard par les amis et les amies d'enfance d'Albert et d'Anna.

On n'y lit que ces deux mots :

Aux Fiancés!

E. LE NORDEZ.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE-LYRIQUE : Reprise d'*Obéron*, opéra fantastique en trois actes; traduction de MM. Nutter, Beaumont et Chazot; musique de Weber.

OBÉRON n'avait, dans la mythologie du moyen âge, qu'un grade subalterne. C'était un pauvre diable de génie forcé d'obéir à des puissances supérieures. La baguette magique qu'il tenait à la main n'était qu'une baine médiocrement magnétisée, et bonne tout au

plus à soulever les flots de la mer ou à transporter une personne de la société à huit cents lieues en une seconde.

Mais on conçoit qu'un être surnaturel doive être blasé sur de tels jeux. Aussi Obéron était triste à la mort. Comment, d'ailleurs, aurait-il eu le cœur à la prestidigitation? Il se consumait d'amour pour la fée Titania dont il était séparé par ordre des divinités à qui il devait obéissance.

Et c'était une loi absolue; il ne devait revoir Titania que le jour où il aurait rencontré parmi les humains deux amants fidèles.

Autant dire, n'est-ce pas, qu'Obéron et Titania seraient séparés pour jamais. C'est du moins le sens malicieux qui ressort du fabliau français dont cette histoire est la paraphrase embellie par la musique de Weber.

Qui sait, pourtant? Il y a de si singuliers hasards! A force de chercher, Obéron découvre, en effet, un chevalier qui, bien que Gascon, lui paraît pris d'une passion sincère pour la belle Rezzia.

Le chevalier s'appelle Huon... Huon! monosyllabe barbare et cacophone qui semble répugner à l'amour.

Quant à Rezzia, si elle a un nom plus doux et de meilleur augure, elle habite un lieu impénétrable : le palais de son père, qui est pacha de Bagdad.

Et puis Huon n'a jamais vu Rezzia qu'en songe, et c'est sur la foi de cette apparition nocturne qu'il s'est mis en route pour l'Orient, battant tous les buissons, fouillant toutes les maisons, à la recherche de la belle inconnue.

Voilà certes un roman mal parti, et qui n'arriverait pas à conclusion s'il se passait de nos jours, ayant pour héros un particulier qui habiterait votre rue ou la mienne.

Mais Obéron, qui est un ancêtre de Robert-Houdin, n'est-il pas là? D'un coup de baguette, il arrangerait tout. Et comme il est aussi parent de Vivier, si la baguette ne suffit pas, il jouera du cor, et les sons magiques de l'instrument mettront en fuite les ennemis de ceux qu'il protège.

En effet, Huon, transporté par enchantement au palais de Bagdad, enlève Rezzia, et les voilà en route pour la Gascogne, sur les flots tumultueux de la mer. Mais quelle traversée! un coup de vent les jette sur la côte d'Afrique, où ils sont pris par des pirates qui les vendent au bey de Tunis.

Qu'à cela ne tienne! l'amour triomphera encore d'un sort si néfaste.

En effet, le chevalier, secondé par son écuyer Sherasmin, s'introduit dans le harem, où Rezzia a été enfermée, et il la tire des griffes du bey. Mais, surpris en flagrant délit de rapt, il va être bel et bien empalé au nom d'Allah et de Mahomet son prophète, quand le cor magique se fait entendre et met en danse, jusqu'à ce que mort s'ensuive, le bey, ses officiers, ses eunuques et toute la boutique musulmane.

C'est ainsi qu'il se fit que Huon devint l'époux de Rezzia et que Titania fut rendue à Obéron.

Eh bien! ce conte à faire dormir les enfants, et leurs parents aussi, fut envoyé de Londres en Allemagne à l'adresse de M. Charles-Marie de Weber, compositeur de musique, avec prière d'en faire un opéra, qui serait joué à Covent-Garden.

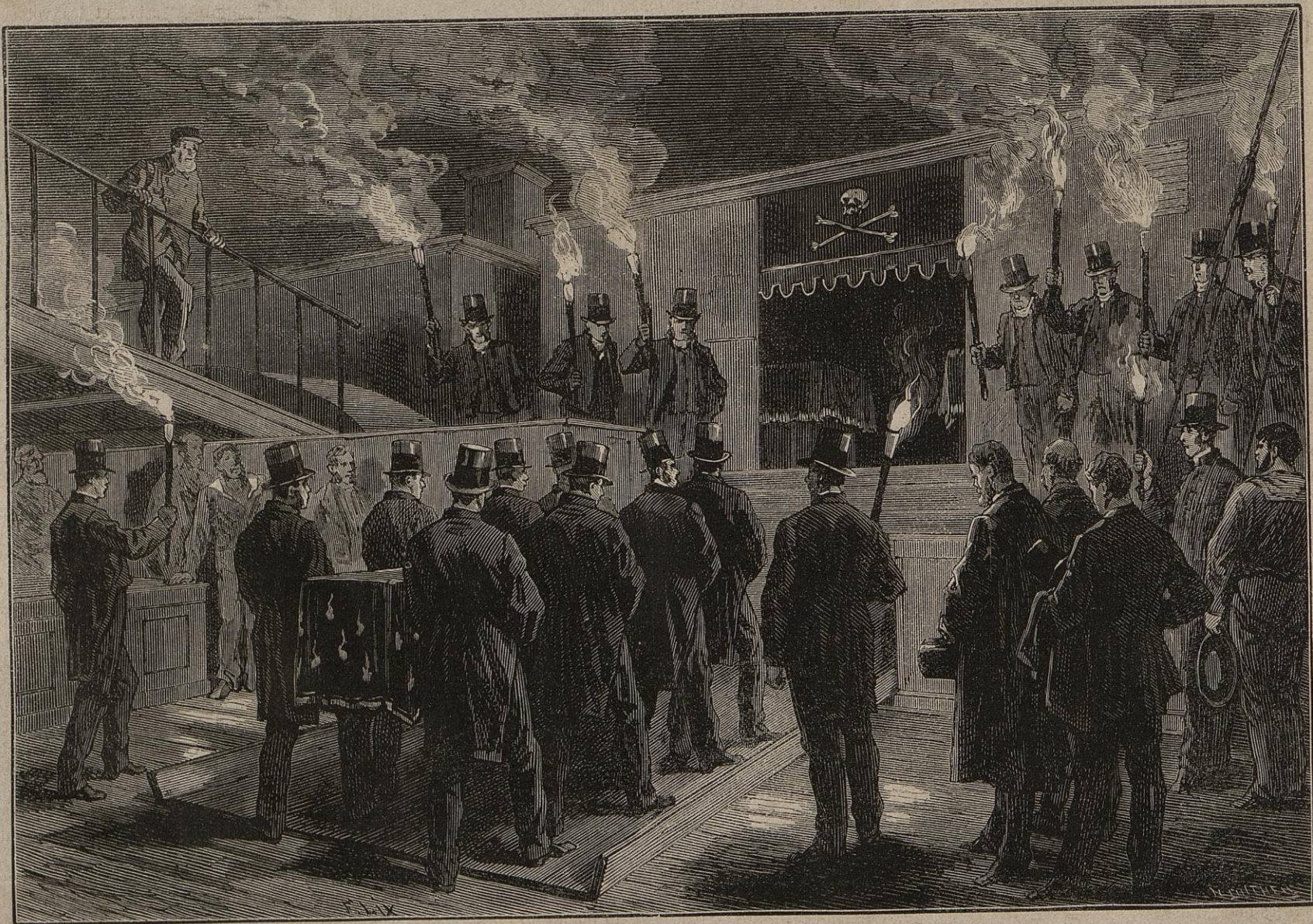
Weber accepta cette commande d'une maison anglaise avantageusement connue, et il se mit à la besogne avec une ardeur préjudiciable à sa santé. Au printemps de 1826, il était à Londres pour faire répéter son opéra; et quelques semaines après la première représentation, il mourait d'une maladie d'épuisement.

Avant de traverser la Manche, il s'était arrêté quelques jours à Paris qu'il ne connaissait pas, mais où il était connu par le grand succès de *Robin des bois* à l'Odéon. La société parisienne lui fit l'accueil le plus flatteur. Elle avait oublié que lors de la campagne de 1813, il s'était fait le Tyrtée des armées allemandes, en mettant en musique les chants de guerre les plus haineux de notre drapeau.

Un trait inconnu de ses biographes, mais qui nous vient de bonne source : Sur les quelques jours qu'il avait à passer à Paris, il en consacra un tout entier à tenir compagnie à Gros, qui alors peignait la coupole du Panthéon, et ne recevait de visite qu'à cent pieds du sol, sur son échafaudage aérien.



HONFLEUR. — Le *Samphire* amenant les restes de la famille royale d'Orléans. — (Dessin de M. Sahib, d'après le croquis de M. Kœmer.)



Translation des cendres de la famille royale d'Orléans. — Transbordement des cercueils à Honfleur. (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Kœmer.)



LE GRAND PRIX DE PARIS. — Sur la pelouse de Longchamp. — (Croquis à la plume de M. Vierge.)

Il y aurait de belles choses à écrire touchant ces deux grands hommes qui, de leur vivant, se rencontrent dans un panthéon.

Mais il y aurait aussi de belles tirades à faire sur la musique d'*Obéron*, encore qu'il soit un peu tard pour en révéler les beautés dans un feuilleton.

Depuis les représentations de 1857, toutes les oreilles sont frottées d'*Obéron*, comme de *Fra-Diavolo* ou du *Chalet*. La plus petite pensionnaire, sixième accessit de son cours de piano, tapote encore la barcarolle du second acte, en reproduisant avec la main gauche le dessin obstiné du cor. L'ouverture est le morceau presque obligé de tout concert orchestral, civil ou militaire. Quant aux airs de ballet, ils ont été dépecés très-proprement plus de cent fois et mis en figures de quadrille.

Ce qui fait qu'*Obéron*, qui n'était plus chanté au théâtre, n'a cessé d'être joué à la ville.

Il resterait cependant à répondre à une question (un peu naïve) qu'on fait souvent : « Lequel préférez-vous d'*Obéron*, d'*Euryanthe*, ou du *Freyschutz*, qui sont les trois œuvres capitales de Weber ? »

Comme il ne peut arriver qu'après avoir choisi un de ces opéras je sois à jamais privé d'entendre les deux autres, je réponds délibérément que je les préfère tous les trois et que je marquerai à l'encre d'or sur mon calendrier la semaine où l'on me jouerait le *Freyschutz* le lundi, *Euryanthe* le mercredi et *Obéron* le vendredi.

Quelque chose me dit pourtant qu'*Obéron* est marqué d'un cachet d'originalité plus saillant; comme si Weber avait voulu risquer sur le tympan un peu dur des Anglais des formes rythmiques inusitées et des harmonies audacieuses qu'il n'aurait pu présenter à un public plus timoré et plus sévère.

Mais ce n'est là qu'une théorie en l'air; et si les choses nous apparaissent ainsi aujourd'hui, c'est peut-être parce que nous venons d'entendre *Obéron* et que le *Freyschutz* et surtout *Euryanthe* sont plus loin de nous.

Les chanteurs de la dernière reprise n'ont pas été précisément aux nues; mais ils répondent encore au but principal de l'institution du Théâtre-Lyrique, et on peut les coter « élèves à encourager ». M^{lle} Sablirolles est même tout à fait agréable à entendre dans le rôle espiègle de Fatime; M^{me} Salla a de la voix, de la jeunesse, de l'ardeur, et rien n'empêche qu'elle n'emploie ses vacances, bientôt ouvertes, à faire quelques études de style; M^{lle} Thomas n'a pas non plus une grande expérience de la scène, ni même de la musique en général, mais sa voix, si elle était mieux conduite, conviendrait parfaitement au rôle de Puck. Il faut tenir compte au ténor Richard de ses bonnes intentions dans le rôle de Huon qui, tout superbe qu'il soit, est scabreux et anti-vocal.

Éloges aux costumes et aux décors du Théâtre-Lyrique, ainsi qu'à la danse qui est une des spécialités de la maison.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO. — A samedi le compte rendu de *Sylvia*, ballet en trois actes et cinq tableaux, qui s'est donné à l'Opéra pendant que nous étions sous presse.

A. L.

LA FEMME CHEZ ELLE ET DANS LE MONDE

PAR M^{me} MARIE DE SAVERNY (1)

Voici un bon livre, et, ce qui est plus rare, un livre d'une incontestable utilité : il est écrit spécialement pour les femmes et a pour but de les aider dans leur tâche, tant au foyer de la famille que dans la société. Les hommes aussi trouveront plaisir et profit à le lire.

Le rôle dévolu aux femmes est important et complexe; il en est peu qui demandent plus de tact, plus de finesse, plus de jugement. Il ne suffit pas, en effet, d'être une aimable et bonne créature pour savoir ordonner et présider convenablement une maison, il faut encore connaître et pratiquer ces mille petits devoirs dont se composent les obligations intimes et sociales auxquelles la femme, plus encore que l'homme, est

(1. Un volume in-8°; prix broché, 5 fr.; — rendu franco par la poste, 5 fr. 50. A la librairie du *Monde illustré*.

soumise et qui sont en quelque sorte son existence même. Il lui faut s'assimiler le ton et les façons du monde, se conformer aux usages, qui se modifient sans cesse, se soumettre, en un mot, à toutes les formalités de politesse et de bienséance qui composent le code de la bonne compagnie.

C'est cette science de la vie et des usages mondains, tels qu'ils se pratiquent à l'heure présente, que M^{me} de Saverny s'est efforcée d'enseigner dans son ouvrage : *La Femme chez elle et dans le monde*.

Nulle n'était aussi apte à réussir dans cette tâche difficile. Femme du monde, en même temps qu'écrivain de talent, rédactrice du premier journal féminin de l'époque, — j'ai nommé la *Revue de la Mode*, — M^{me} de Saverny a puisé dans la correspondance quotidienne de ses lectrices l'idée de son livre. Ce sont elles, en effet, qui lui en ont pour ainsi dire dicté le programme, en la prenant pour conseillère dans les mille petites difficultés qu'elles rencontraient dans leur double rôle de femme et de maîtresse de maison.

Il y avait à redouter à la fois, en traitant un pareil sujet, la banalité d'un code de civilité et le pédantisme d'un cours de morale. M^{me} de Saverny a su glisser habilement entre ce double écueil. Son livre est attrayant de la première à la dernière page.

Dans le chapitre intitulé : *l'Art de plaire*, M^{me} de Saverny nous fait connaître ainsi le but et l'esprit de son livre :

« La femme qui sait l'art de plaire est toute charité, indulgence, bonté; elle peut ne pas attirer tout d'abord le regard; mais si elle parle ou sourit, elle captive. Chez elle, elle s'efface pour laisser briller l'esprit ou le talent des autres; au dehors, elle sait justement se conformer au goût et flatter les préférences de ceux qui l'accueillent dans leur maison, sans pour cela se contraindre, car elle trouve son plus grand plaisir dans le plaisir des autres. Elle est bonne, indulgente, gaie; aussi ne songe-t-on à lui causer le moindre souci, puisqu'elle est sans cesse occupée à éviter soucis et ennuis à ceux qui l'entourent, et tout cela dans le but assurément très-avouable d'être agréable.

« L'art de plaire, ainsi compris, ne doit-il pas être la base essentielle de l'éducation de la femme ? »

Cet art de plaire est développé en détail dans l'ouvrage de M^{me} de Saverny. Le livre *La Femme chez elle et dans le monde* est divisé en deux parties qui se complètent l'une l'autre. La première partie est, si je puis m'exprimer ainsi, la philosophie et la théorie de la science du savoir-vivre, basée sur la pratique des vertus sociales et chrétiennes; la seconde partie en donne les préceptes.

L'ouvrage débute par des considérations sur le mariage, que les jeunes filles et surtout les mères de famille feront sagement de méditer. L'auteur nous signale ensuite l'influence bienfaisante que peut exercer la femme sur le caractère du mari et sur l'éducation des enfants. Il nous apprend de quelle façon, sans frais superflus, on peut rendre le *chez soi* aimable et riant, comment on entretient autour de soi de bonnes relations, le moyen d'attirer et de fixer ses amis, de diriger la conversation, de recevoir et rendre les visites, d'égayer le salon par des jeux et des divertissements; quels arts d'agrément conviennent pour les jours de loisir; quels arts pratiques, pour les jours d'adversité.

Dans la seconde partie, l'auteur énumère les démarches délicates et nombreuses qu'entraînent les fiançailles, la présentation, la demande, les visites des parents et du futur, le contrat, la corbeille, le trousseau, la publication à la mairie, les bans à l'église, les dispenses, la cérémonie civile, la cérémonie religieuse.

La naissance, le baptême, le deuil sont traités avec le même soin, avec le même tact, avec la même science des usages.

Que de choses à apprendre! Que de détails ignorés que l'on croyait connaître! Comment on adresse une invitation suivant le rang, l'âge, la position des personnes; comment on y répond. Comment s'organise un bal, une comédie de salon, une soirée intime. L'art, le grand art de donner à dîner, ce critérium, cet orgueil suprême de toute bonne maîtresse de maison! Les visites, avec leurs formalités multiples, selon les circonstances: visites de noces, de condoléances, d'arrivée, de départ, de jour de l'an, que sais-je encore? Les correspondances: la physionomie des lettres, leurs diverses formes, les formules qui les terminent!

La bonne société est régie par des lois qui semblent parfois puérides, mais auxquelles tous ses membres doivent se soumettre. Agir autrement, c'est-à-dire conserver volontairement ou par ignorance certains usages

tombés en désuétude, et refuser de se plier à d'autres adoptés par tous, serait s'exposer à blesser un grand nombre de personnes, qui ne verraient dans cette façon d'agir qu'une offense personnelle.

Que de froissements d'amour-propre, que de déceptions, que de larmes peut-être on pourra s'éviter en mettant en pratique les sages conseils que M^{me} de Saverny a semés d'une main prodigue dans son livre : *La Femme chez elle et dans le monde!*

FRANCIS TESSON.

SOUVENIRS DES COURSES

Jamais le *grand prix de Paris* n'avait attiré une plus grande affluente de spectateurs, jamais on ne vit sur la pelouse plus grand luxe d'équipages et dans l'enceinte du pesage de plus brillantes toilettes; les femmes font en ces sortes d'occasions assaut de luxe, et ce steeple-chase de la mode ne présente pas pour elles moins d'intérêt que la course à grande vitesse des chevaux français et anglais. C'est à qui arrivera première pour obtenir le prix d'une valeur inestimable qu'on peut désigner ainsi : Un brevet de femme élégante.

Ce brevet, si j'étais juge de ce handicap de nouvelle espèce, je l'aurais décerné à trois jeunes femmes dont j'ai pu détailler les toilettes. L'une avait une robe entièrement faite en foulard de Chine blanc ivoire; le jupon était orné d'un volant plissé très-haut, orné dans le bas d'une dentelle de fil genre torchon, mais d'une très-grande finesse et haute de 7 centimètres; cette dentelle se retrouvait aux draperies formant tunique très-bridée autour du corps, et au corsage où elle formait jabot coquillé sur la poitrine; à tout ce flot de foulard soyeux et de dentelle étaient mêlés des nœuds de faille rouge caroubier. Sur les épaules était drapé un fichu-pèlerine en filet de soie ivoire, drapé et bridé sur les bras par un nœud de faille rouge caroubier; chapeau de paille assorti, doublé de faille rouge, orné de plumes teinte ivoire. La deuxième toilette était en véritable cachemire de l'Inde couleur *blé*; le fond de la jupe était en foulard uni de même teinte, toutes les garnitures plissées et bouillonnées étaient lisérées de foulard; la tunique, très-originale de forme, était taillée en polonaise dont les devants se prolongeaient et croisaient derrière sous des plis gracieux; des nœuds de velours grenat étaient disposés çà et là et formaient un charmant contraste; revers de velours aux manches; chapeau-toque, brodé de velours avec touffe d'œillets d'Inde et plumes *blé*. Enfin, la troisième toilette était en foulard façonné, formant un nœud composé de filets multicolores, mais de teintes très-douces. Cette étoffe formait des draperies originales sur un jupon de faille noire garni, dans le bas, de très-petits plissés pressés et touffus; des écharpes de velours noir ornaient ce costume très-original et très-élégant. Il ne m'a nullement été difficile de reconnaître, dans ces toilettes charmantes, les foulards spéciaux de la maison *l'Union des Indes*, 4, rue Auber, et le véritable cachemire de l'Inde à lisère chinée à jours dont M. Lehoussel a l'unique dépôt en Europe. L'écharpe en filet elle-même est la propriété de cette maison, elle est devenue le complément obligé de toute toilette d'été un peu élégante, elle répond à merveille aux exigences de la mode, qui veut que la robe soit accompagnée d'un vêtement tout à la fois léger, commode, extrêmement élégant, et ne coûte que 65 francs. — HÉLÈNE DE B.

La *Crème Simon* est le meilleur agent *dermatophile* que l'on connaisse. Son usage journalier donne à la peau la douceur, la finesse et la blancheur. Elle préserve du hâle, des gercures, des taches de rousseur; elle rafraîchit le teint; son parfum est délicieux.

La *Crème Simon* ne contient aucun *corps gras*; c'est la glycérine qui en fait la base. Elle se conserve indéfiniment et ne peut subir aucune altération, même dans les plus longs voyages et en traversant les mers.

Nous recommandons cette précieuse composition à toutes les femmes désireuses de conserver leur fraîcheur et leur beauté. Aucun produit aussi hygiénique ne leur a été offert jusqu'à ce jour.

On trouve la *Crème Simon* chez l'inventeur, rue de Lyon, n° 83, à Lyon. Dépôt à Paris, rue Beautreillis, 23.

Cerises Pompadour, v.; *Radis roses*, maz., de Klein, font rage.

Nous recommandons particulièrement les déjeuners du *Grand-Hôtel* : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. *Dîners de la Table d'hôte* à 6 fr., vin compris.

Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le *Grand-Hôtel* sont admises à ces deux tables.

GOUPIL ET C^o, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

MODE DE PUBLICATION :

(Deux éditions de formats différents seront publiées simultanément.)

- 1^o ÉDITION GRAND IN-FOLIO, publiée par planches séparées, au prix de 6 ou de 10 fr. la planche.
- 2^o ÉDITION PETIT IN-FOLIO, publiée par livraisons de 10 planches, au prix de 10 fr. la livraison.

CINQUIÈME LIVRAISON

M^{lle} J. Bole : *A la fontaine*. — C.-E. Delort : *Après le déjeuner*. — H. Girardet : *le Curé de village*. — E.-A. Hublin : *la Lettre du mobile*. — P.-L. Jazet : *le Bivouac*. — A. Jourdan : *les Adieux*. — E. van Marcke : *la Falaise*. — J.-J. Veyrassat : *Relais de chevaux de halage*. — E. Villa : *Jeune fille jouant avec un perroquet*. — E. Frémiet : *Rétiaire et gorille* (groupe terre cuite).

SIXIÈME LIVRAISON

J. Béraud : *le Retour de l'enterrement*. — J.-L. Brown : *Grève du mont Saint-Michel*. — S. Durand : *Un Mariage à l'église*. — F. Girard : *le Quai aux Fleurs*. — A. Maignan : *Fréd. Barberousse aux pieds du Pape*. — L. Perrault : *l'Oracle des champs* (idylle). — P. Sadée : *Des Femmes de Scheveninghe* (P.-B.) *attendent le retour des pêcheurs*. — E.-A. Sain : *Jésus et la Samaritaine*. — A. Vollen : *Femme du Pollet, à Dieppe* (S.-Inf.). — E. Chastrousse : *Une Jeune Parisienne* (statue plâtre).

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE)
Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanche, 50 cent.
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

CACHEMIRE DE L'INDE Robes, seul dépôt en Europe Union des Indes, 1, r. Auber

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gas-
tralgies, etc. — Consulter les Médecins.



QUINA-LAROCHE
ÉLIXIR

Reconstituant, Tonique et Fébrifuge

Très-agréable au goût, ce Quina contient tous les principes des trois quinquinas (rouge, jaune et gris). Contre le manque de forces et d'énergie, affections de l'estomac, âge critique, fièvres rebelles, etc.

Le même FERRUGINEUX, combiné au QUINA LAROCHE, procure les globules rouges au sang pauvre, par suites de couches, etc.

PARIS, 22 et 45, rue Drouot, et les Pharmacies.

ETABLISSEMENT THERMAL de LUCHON

LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES
(Chemins de Fer d'Orléans et du Midi)
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre : les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.
TRAITEMENT SPECIAL CONTRE les MALADIES de GORGE et du LARYNX
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES
Sites admirables. — Excursions dans les montagnes
Musique deux fois par jour. — Bals, Salons, Jeux, Chasses
On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann 46.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

VILLE DE PARIS ADJON, même sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le mardi 27 juin 1876, à midi :
1^o TERRAIN, r. NICOLAI prolong, Cont. 679^m81.
2^o UN Terrain, Mise à prix à 8 fr. le mètre : 5,438 fr. 48 c.
3^o TERRAIN, av. DAUMESNIL et r. DUCOMMIER.
4^o UN Terrain, Cont. 324^m74. M. à pr. à 20 fr. le m. : 6,434 fr. 80.
S'adr. aux not., M^{es} J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, 5, r. la Paix, d^{re} de l'ench.

VILLE DE PARIS ADJON, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 4 juillet 1876, à midi, EN 2 LOTS :
1^o TERRAIN, r. ORNANO, entre les rues Doudeauville et Labat, 1^{er} lot, 189^m80. 2^e lot, 187^m83.
Mises à prix, à 20 fr. le mètre : 3,796 f. et 3,756 f. 60.
S'adr. aux not., M^{es} J.-E. DELAPALME, r. Auber, 11, et MAHOT-DELAQUERANTONNAIS, r. la Paix, 5, d^{re} de l'ench.

ADJUDICATION, même sur une ench. en la ch. des notaires de Paris, le mardi 4 juillet 1876, du VASTE CHATEAU Sainte-Aulay (Dordogne), avec communs, vastes réserves, futaie, taillis, châtaigneraies, moulin et 3 métairies avec cheptel. Cont. 195 hect. Mise à prix : 260,000 fr. — S'adr. à M^e BAZIN, notaire à Paris, rue Ménars, 8.

HOTEL AVENUE DU BOIS DE BOULOGNE
56, villa Saïd, 17, à ADJUGER, sur une ench., en la ch. des not., le 27 juin 1876. Mise à prix : 30,000 fr. S'adr. à M^e CORRAD, not. à Paris, r. Monsigny, 17.

MAISON A PARIS, BOUL. DU PALAIS 3, et AVENUE CONSTANTINE, en face du Palais de Justice, A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 27 juin 1876. Revenu : 39,500 fr. — Mise à prix : 475,000 fr. D^{re} au Crédit foncier : 250,000 fr. S'adr. à M^e GIRARDIN, notaire, rue Richelieu, 43.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et C^{ie}, 10, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.

8^e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 46 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilans des établissements de crédit.
fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n^{os} sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8.
PARIS — 7, rue Lafayette, 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

ENGRAIS CHIMIQUE HORTICOLE JEANNEL
(floral et maraîcher)
L'Engrais Jeannel est plus riche que les meilleurs fumiers et coûte moins cher. — Boîtes (1 fr., 2 fr. et 3 fr. 50) et notice, à la Compagnie Centrale de France, 7, rue de Jouy, Paris. — Envoi gratuit de la brochure.

13^e Année. 42,000 Abonnés.
Le Moniteur
DES
TIRAGES FINANCIERS
104, rue de Richelieu, à Paris
PARAIT TOUTS LES JEUDIS
Ce journal financier et politique contient tous les renseignements nécessaires aux capitalistes et aux rentiers.
PRIX DE L'ABONNEMENT : 4 FR. PAR AN
donnant droit à la Prime gratuite
Envoyer mandat ou timbres-poste

CRÈME DES FÉES **POUDRE DES FÉES**
DEUX NOUVEAUX PRODUITS
pour l'HYGIÈNE de la PEAU et la BEAUTÉ du VISAGE
Propagés par M^{me} SARAH FÉLIX
et qui doivent inaugurer une véritable
RÉVOLUTION DANS L'ART DE LA PARFUMERIE
Ces deux produits qui, contrairement à ceux de ce genre, pourraient être absorbés par les voies digestives, sont incomparables pour donner à la peau : **Blancheur, Transparence, Éclat.**
— Ils sont souverains contre les Affections de la peau, Couperose, Gercure, Boutons, Taches de rousseur, Brûlures, etc. — Ils sont recommandés aux dames, aux jeunes filles, et aux hommes. — La Crème des Fées ne rancit jamais et se conserve indéfiniment.
BIEN LIRE LE PROSPECTUS & LE MODE D'EMPLOI
EAU DES FÉES
Sans rivale pour la RECOLORATION des CHEVEUX, POMMADE DES FÉES
A LA PARFUMERIE DES FÉES, N^o SARAH FÉLIX, 43, r. Richer, Paris

PATE ÉPLATOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. : 10 fr. — CÉLEBRE CRÈME DE LA MECQUE (40 ans de succès), Cold-cream perfectionné pour blanchir, adoucir la peau, effacer les rides et les taches du visage. Prix : 5 fr. — M^{me} DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE :

L'ART DE BIEN PLACER SON ARGENT

Devant les embûches toujours tendues au capital français, ce livre, le seul pratique et le plus complet paru à ce jour, est indispensable aux capitalistes pour augmenter et surtout conserver leur fortune.
Envoi franco, contre 1 fr. timb.-poste adressés à G. Pache, 1, rue du Quatre-Septembre, PARIS.

EAU GAULOISE

A BASE DE GLYCÉRINE ET D'ARNICA
Pour l'Hygiène et la RECOLORATION des Cheveux et de la Barbe
Entrepôt Général à Paris, 4, RUE DE PROVENCE, Paris

VIANDE-QUINA LE FORTIFIANT par excellence
des phthisiques, des anémiques, des enfants débiles, c'est le VIN AROUD AU QUINA et aux principes nutritifs DE LA VIANDE.
Pharmacie AROUD, à LYON. Prix : 5 fr. Envoi fr^o par 5 bouteilles.



CEINTURE contre le mal de mer.
CEINTURE de sauvetage.
CEINTURE pour monter à cheval.
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.

CHARBONNIER, fab^r, r. St-Honoré, 376. Assomption.



Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de Mourthé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 5 bis, rue Auber, Paris.
Vente en gros, 15, rue Molière.

Voulez-vous être toujours

JEUNE & BELLE
vous ne pouvez obtenir ce résultat qu'avec la
VELOUTINE VIARD
seule poudre qui, sans altérer la peau, donne au teint Éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.
5 bis, rue Auber; pour le gros, 15, r. Molière.

Plus de **TETES CHAUVES!** Découvert sans précédent! REPOUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes à forfait. Env. gratis renseign. et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

A VENDRE

BELLE PROPRIÉTÉ
D'AGRÈMENT ET DE RAPPORT
sise à l'ISLE-ADAM

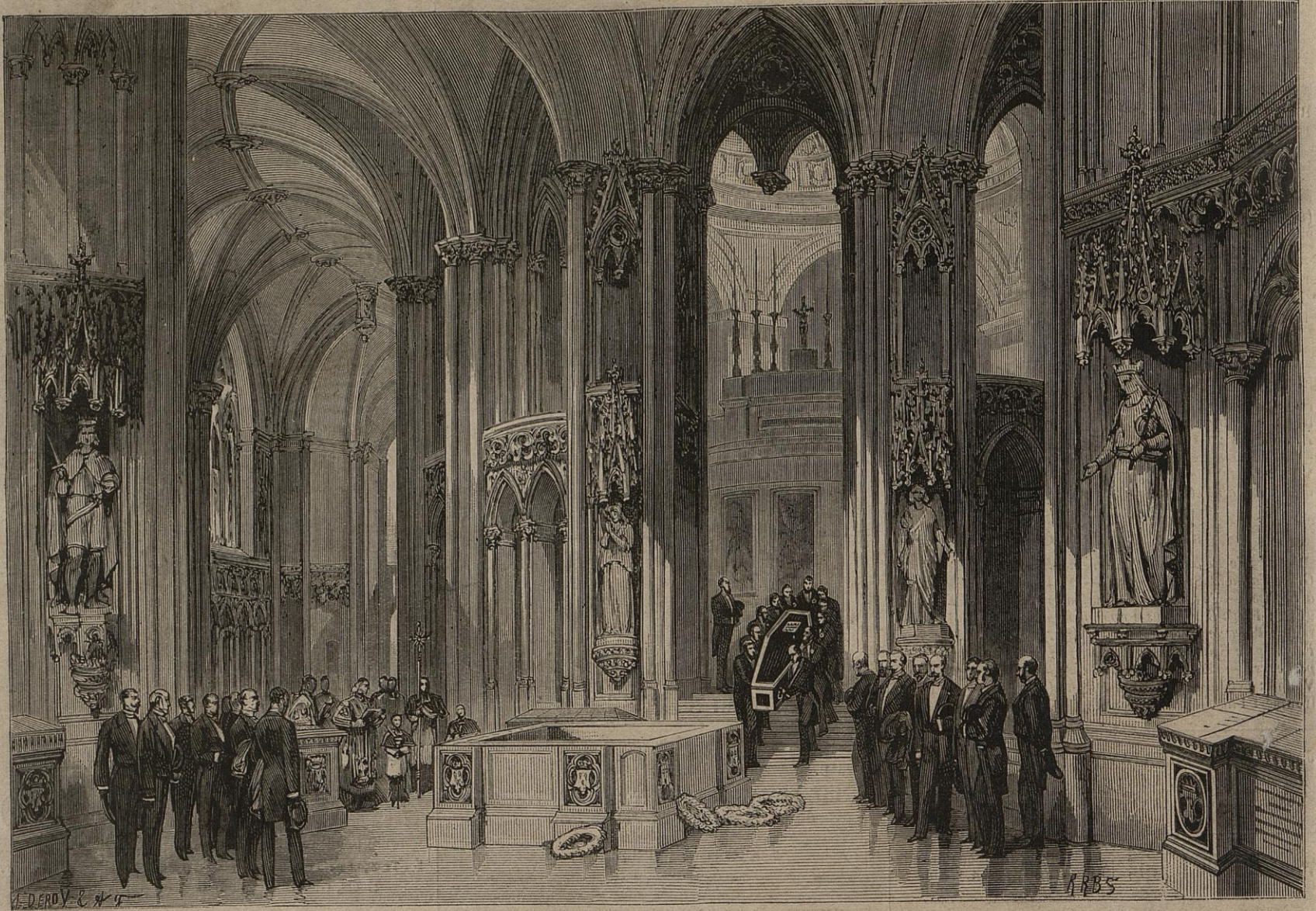
à une heure de Paris, ligne du Nord, HUIT TRAINS PAR JOUR ALLER ET RETOUR, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique.

Grande Maison d'habitation au centre d'un parc admirablement dessiné et planté d'arbres les plus variés. Eaux vives, pièces d'eau, vivier, glaciers.

Magnifique potager. Serres, communs. Vues admirables sur la vallée de l'Oise; charmantes promenades aux environs.

Mise à prix. 240,000 fr.

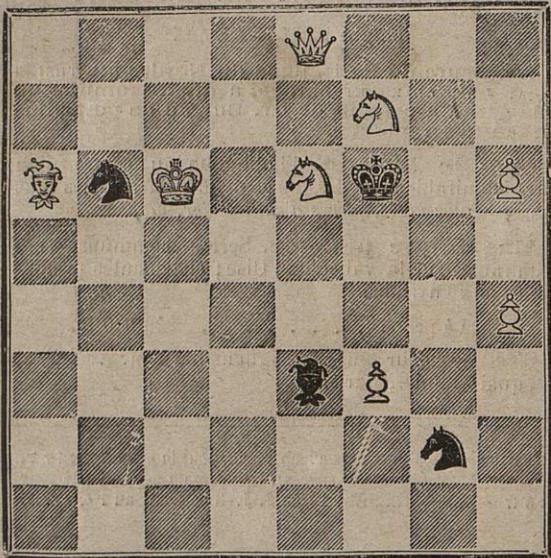
S'adresser pour tous renseignements à M. Abel Yon, 13, quai Voltaire, Paris.



DREUX. — La crypte de la chapelle mortuaire de la famille royale d'Orléans, le 9 juin 1876. — (Dessin de M. Deroy.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 609
COMPOSÉ PAR M. KURSCHNER



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 607.

- | | |
|---------------------------|------------|
| 1. D 1 TD | 1. P 4 T |
| 2. D 4 D | 2. P 5 T |
| 3. C 3 FD | 3. P 6 T |
| 4. C 1 C | 4. P 7 T |
| 5. D 1 T | 5. P pr. C |
| 6. D pr. C, échec et mat. | |

Solutions justes : MM. F. Signoud; L. de Croze, Misesieux; le docteur A. Barrier, à Lavoulte; le café Astre, à Sigean; le lycée de Malaga; J. Dés. Pleindesprit de Cherchenais; Em. Frau; le Cercle conservateur de l'Isle-sur-le-Doubs; Kassioth. P. JOURNOUD.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

N° 49,842 : M^{me} Marie Joly, de cinquante ans de constipation, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, spasmes et nausées. — N° 46,270 : M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec toux, vomissements, constipation et surdité de vingt-cinq années. — N° 46,210 : M. le docteur-médecin Martin, d'une gastralgie et irritation d'estomac qui le faisait vomir 15 à 18 fois par jour, pendant huit ans. — N° 46,218 : le colonel Watson, de la goutte, névralgie et constipation opiniâtre. — N° 18,744 : le docteur-médecin Shorland, d'une hydropisie et constipation. — N° 49,522 : M. Baldwin, de l'épuisement le plus complet, paralysie.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de *Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Dès son apparition, le *JOURNAL DE MUSIQUE* a obtenu un immense succès. Son second numéro, qui vient de paraître, tient toutes les promesses de son programme. Outre les quatre pages de texte, dans lesquelles nous remarquons un très-intéressant article sur le ballet de *Sylvia* qui va être donné à l'Opéra, ce numéro contient :

La Chanson alsacienne, chantée dans les *Amoureux de Catherine*, à l'Opéra-Comique, et qui est chaque soir redemandée; *Pantomime des Erinnyes*.

Le troisième numéro, qui paraît aujourd'hui, contient : « Pâles étoiles », de l'opéra de *Dimitri*, et la « Danse des Saturnales », extrait du ballet des *Erinnyes*.

Toutes les semaines un numéro.

Prix de l'abonnement (Paris et départements) :

12 mois, 18 fr. — 6 mois, 9 fr. — 3 mois, 4 fr. 50
1 mois, 1 fr. 50. — Un numéro, 40 c.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du *JOURNAL DE MUSIQUE*, 13, quai Voltaire, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le vrai talent perce en persévérant quand même.

Ont deviné le dernier rébus : MM. le Delectère et son collègue; l'OEdepe du café de l'Univers, au Mans; Grand café Serin, à Angers; café Biesse, à Pontarlier; un membre du caveau d'Orange; le Cercle philologique de Sarlat;